



THE UNIVERSITY OF
WAIKATO
Te Whare Wānanga o Waikato

Research Commons

<http://waikato.researchgateway.ac.nz/>

Research Commons at the University of Waikato

Copyright Statement:

The digital copy of this thesis is protected by the Copyright Act 1994 (New Zealand).

The thesis may be consulted by you, provided you comply with the provisions of the Act and the following conditions of use:

- Any use you make of these documents or images must be for research or private study purposes only, and you may not make them available to any other person.
- Authors control the copyright of their thesis. You will recognise the author's right to be identified as the author of the thesis, and due acknowledgement will be made to the author where appropriate.
- You will obtain the author's permission before publishing any material from the thesis.

**Une lettre du père Petit-Jean,
missionnaire français mariste en Nouvelle-Zélande :
traduction commentée et étude historique**

A thesis

Submitted in partial fulfilment
of the requirements of the degree
of

Master of Arts in French

at

The University of Waikato

by

Lynley Calder

The University of Waikato
2009

Résumé

Ce mémoire est en trois parties : d'abord une traduction d'une lettre de Jean-Baptiste Petit-Jean, missionnaire mariste en Nouvelle-Zélande à Jean-Claude Colin, son supérieur-général en France du 11 décembre 1841 ; ensuite un commentaire de traduction qui considère la méthodologie de la traduction directe et la traduction oblique avec des exemples de problèmes rencontrés pendant la traduction de la lettre de Petit-Jean ; finalement, l'étude historique considérera les débats religieux entre les maristes et missionnaires protestants en Nouvelle-Zélande entre 1838 et 1850. Nous examinerons les raisons pour ces débats et montrons que les débats étaient plus importants pour les maristes puisqu'ils leur mirent sur un pied d'égalité avec les protestants devant les Māori.

Abstract

This thesis is divided into three parts: firstly a translation of a letter written by Jean-Baptiste Petit-Jean, Marist missionary in New Zealand to Jean-Claude Colin, his Superior General in France, dated 11 December 1841; afterwards there is a translation commentary which looks at the methodology of direct and oblique translation with examples of problems encountered while translating Petit-Jean's letter; lastly, there is the historical commentary, which examines the religious debates between the Marists and Protestant missionaries in New Zealand between 1838 and 1850. It examines some of the reasons for these debates and shows why the debates were more important to the Marists, giving them an equal footing with Protestant missionaries when in all other areas they were disadvantaged.

Remerciements

D'abord je voudrais remercier Odilie Lolom et l'équipe à l'Archives d'œuvres pontificales missionnaires de Lyon, pour toute son aide pendant mes recherches.

Je présente ensuite mes remerciements à Patricia Courtois pour son amitié, son aide et son encouragement pendant toutes mes années à l'université.

Je voudrais aussi reconnaître les professeurs du Lycée Saint-Jean-Baptiste de La Salle d'Avignon et de l'Université d'Avignon qui m'ont aidée et encouragée avec mon mémoire pendant mon séjour en France.

Mille mercis aux directeurs de ce mémoire Dr William Jennings et Dr Nathalie Philippe qui m'ont encouragée depuis le début de mon temps à l'Université de Waikato.

A special thank you to my family for all of their love, support and encouragement.
(And for all of the cups of coffee and chocolate while finishing this thesis)

Table des Matières

Résumé, Abstract.....	ii
Remerciements	iii
Table des matières	iv
Introduction	1
I. Traduction de la lettre de Petit-Jean	3
II. Commentaire de traduction.....	33
III. Etude historique	56
Bibliographie	80
Annexe : la version originale de la lettre de Petit-Jean.....	85

Introduction

Ce mémoire considérera une lettre du père Jean-Baptiste Petit-Jean, missionnaire français mariste en Nouvelle-Zélande à son supérieur-général, Jean-Claude Colin. Le mémoire est divisé en trois parties : la traduction de la lettre, un commentaire de traduction et puis une étude historique sur les débats religieux entre les maristes et les missionnaires protestants de la Church Missionary Society (C.M.S) en Nouvelle-Zélande entre 1838 et 1850.

La première partie est une traduction du Document 118 des *Lettres reçues d'Océanie* : une lettre de Jean-Baptiste Petit-Jean à Jean-Claude Colin du 11 décembre 1841 à Kororareka dans le Baie des Iles.¹ Nous n'avons pas traduit les notes de bas de page de Girard, sauf celles qui fournissent des indications historiques utiles au lecteur anglophone. La lettre de Petit-Jean donne aux lecteurs un aperçu de la vie d'un missionnaire français mariste en Nouvelle-Zélande, une nouvelle colonie anglaise. Dans la lettre Petit-Jean parle de sa vie, des épreuves et des consolations de son travail comme prêtre missionnaire aux Māori. Il décrit les avancements de la mission mariste et même raconte les événements du meurtre tragique de cinq personnes sur une des îles de la Baie des Iles. Une grande partie de sa lettre est consacrée à la conférence entre les missionnaires maristes et

¹ Girard, Charles, *Lettres reçues d'Océanie par l'administration générale des pères maristes pendant le généralat de Jean-Claude Colin*, Rome, Pères Maristes 2009.

protestants des 26 et 27 octobre 1841 à Kororareka. Il décrit plusieurs détails de la conférence : la raison pour la conférence, les questions traitées, et surtout les accusations des protestants.

La deuxième partie est un commentaire de traduction qui regardera la méthodologie de la traduction. On examinera des procédés de la traduction directe comme l'emprunt et la traduction littérale, et puis des procédés de la traduction oblique : la transposition, la modulation, l'équivalence, et l'adaptation avec des exemples tirés de la traduction de la lettre de Petit-Jean. Ensuite on regardera d'autres problèmes de la traduction de la lettre comme des questions stylistiques, le niveau de langue, l'intertextualité, et les références culturelles.

La troisième partie est un commentaire historique, qui met la lettre de Petit-Jean dans son contexte historique en examinant brièvement la Société de Marie, les missions protestants en Nouvelle-Zélande avant l'arrivée des maristes et puis en plus de détail, le conflit entre les maristes et protestants en Nouvelle-Zélande, surtout pendant des débats religieux entre 1838 et 1850. On se concentre sur la conférence des 26 et 27 octobre 1841 à Kororareka que Petit-Jean décrit dans sa lettre parce que, comme on verra, c'était le plus officiel des débats. On considérera des versions différentes de Petit-Jean et d'Henry Williams, missionnaire protestant de la Church Missionary Society (C.M.S), qui a participé dans la conférence. Ensuite on examinera d'autres exemples des débats entre maristes et missionnaires de la C.M.S. Finalement on considérera des raisons pour ces débats.

I. Traduction du document 118 :

Lettre de Jean-Baptiste Petit-Jean à Jean-Claude Colin

11 décembre 1841 à Kororareka

11 December 1841: Letter to Jean-Claude Colin from Jean-Baptiste Petit-Jean.

Two pages sewn together, forming sixteen written pages. In the register of letters, ED 1, portfolio number 88.

I confide this letter to Mary

Conceived without sin.

Bay of Islands, Kororareka 11 December 1841.

To the very reverend Father Colin. Lyon France - from Father Petit-Jean

My Very Reverend Father,

This letter is too long, have it read by another person.

[1] You will be pleased to learn that this year we assembled together as numerous as possible in the house at Kororareka to participate in the pious exercises of

retreat. The final day was held on the day of the Presentation of Our Lady.

Without a doubt our good brothers participated, but, it must be said that we had such a pressing need for their labour that we had to exempt them from some of the activities so that they could return to their daily occupations, nevertheless carried out prayerfully and in silence.

[2] Our greatest occupation at present focuses on the construction of a building to house our printery. Mr Perret is the architect in charge of the construction of this building which will be constructed using the pisé technique. Nothing is more pressing for us than the printery. The natives torment us for books, we are worn out by transcribing them and still how does one satisfy their hunger? Also how does one put a stop to these torrents of slander which are poured out against the Catholic Church our mother? And so our dear brothers during the retreat did not stop their work, but with one hand they worked in the material realm and with the other invisible hand they offered prayers in the spiritual realm of perfection. I have worked with them in the latter. We have all worked together. Praise God that I am not a lowly beginner who would be occupied without cease in building foundations. It seems that God has worked with us and our efforts have been blessed. Mary's children in New Zealand have been visited by their good mother.

[3] Oh my reverend father, the poor apostolic missionary feels that he is desperately in need of a retreat to rekindle the moral courage that is ever fading. A lot of reasons contribute to the weakening of a priest's heart, where the salt should dwell, which Jesus Christ spoke about in his gospel when he said to his apostles,

*vos etis sal terrae*¹. I remember having read in – *les annales de la Propagation de la Foi* - a letter by Father Riccadona, who agreed with Saint Jérôme, that it is men who sanctify a place and not the place that sanctifies men. This excellent missionary spoke precisely in his letter of great profane and sacred recollections linked to the land of Syria and that of Palestine and adds that the former are not capable of turning a missionary into a saint if he does not strive to become one. The whites of New Zealand, perhaps more that elsewhere are occupied with the means of making a fortune and scandals are common enough to diminish the horror that vice creates if one does not have a soul strengthened in virtue.

[4] The great spiritual illness is that of indifference. Lately a minister of the so-called sect of the Independents² was complaining bitterly about this even to us. Of the approximate 300 souls that Kororareka³ holds, I think that there are about 50 Catholics. The rest are divided generally into all of the English sects. There are amongst them each Sunday at least two very distinct congregations. Out of the 50 Catholics, I think that about 20 to 25 regularly attend church, at each mass service I count about a dozen whites who attend, other than the people of our mission house. At this time I see only one person who regularly partakes in communion. We have prepared one or two abjurations. Our chapel is only a small temporary

¹ Matthew 5:13 You are the salt of the earth. Newberry, Thomas (ed), *Holy Bible: The Authorized King James Version*, Kregel Publications, Michigan, 1973. All following Bible Verses quoted have been taken from this version of the Bible.

² This is the name for the missionaries from the London Missionary Society and the churches founded by them in Samoa and other places in Oceania. If the minister mentioned above was from the L.M.S (which was not established in New Zealand at the time) he would have probably been travelling.

³ [Note from author in side margin] at first Kororareka grew rapidly. But the governor, having fixed the capital of New Zealand at Auckland, enticed immigrants there by selling them land and giving them title deeds immediately. Add to this other considerations, like for example that Auckland is more central; the result is that the Bay of Islands, whilst known as an important point and especially for the most beautiful port in New Zealand, remains for the moment stationary without [...] [quote stops mid sentence]

building, 26.10 feet⁴ in length and 7.99 feet⁵ in width. It could certainly not be sufficient to hold the Maori, at least once they finish their work and return to town, because while they are in their fields, one sees very few of them at Kororareka. Pious curiosity would attract a certain number of English Protestants to our chapel if it was found to be ‘*comfortable*’. So you see, my Very Reverend Father that our worship out here in New Zealand is far from those that attract attention in France where the congregating of the faithful, the grandeur of the churches, and the majesty of the ceremonies nourish particularly well the piety of the faithful and exert great influence on the conversion of the sinners. When in the silence of meditation I compare our poverty, our isolation, to that of religious pomp of Catholic European countries, my heart is moved, and I find myself weeping and what, I say to myself, am I then like Israel, captive on the banks of the Euphrates River⁶. Oh, far from me are such thoughts, my happiness and my consolation are above all, if I do not see the beautiful temples, the rich churches, pompous ceremonies, I have the advantage of being with Jesus Christ, but with Jesus Christ poor, without refuge but with Jesus almost abandoned and with no place to lay my head⁷. The places where we offer the holy sacrifice are transformed into temples. I am a traveller with Jesus. No country is foreign for the minister of Jesus Christ. Everywhere he finds brothers and sisters. One cannot understand what joy it is for the children of Mary to say to each other, in this distant land, *ecce quam bonum et quam jucundum habitare fraters in unum*⁸.

⁴ 7.95metres

⁵ 2.43metres

⁶ Psalms 137:1 By the rivers of Babylon, there we sat down, Yea, we wept, when we remembered Zion.

⁷ Matthew 8:20 and Luke 9:58 Jesus saith unto him “The foxes have holes, and the birds of the air have nests; but the Son of man hath not where to lay his head”

⁸ Psalms 132:1 [Psalms 133:1] Behold, how good and pleasant it is for brethren to dwell together in unity.

[5] Whilst the new inhabitants of New Zealand only unite most of the time for commercial purposes, the children of Mary are bonded by the pure strands of charity which the three golden vows of poverty, chastity and obedience make indissoluble. I would say wholeheartedly to those who are preparing to cross the seas to follow us: besides the hardships and difficulties which are abundant in this land, there is still a sort of trial harder to bear; it is when one encounters the hardness, the ingratitude amongst those whom one evangelises. And, in this country the case is not uncommon. Firstly the New Zealanders, who deep down in their character have certain nobleness that is misunderstood, are ambitious, extremely covetous of the goods of this world. They have been cleverly fashioned to European customs; generally they follow for the most part the principle not to do anything for free. So if you want to obtain a worldly service from them, one must always have in hand a way of payment. The reason for this is simple, it is that they are lazy, poor and are convinced at the same time that all of the wealth is in the hands of the Europeans. There is no exception made for His Grace and priests. Until now, catholic ministers and especially His Grace have been regarded by them as very powerful and very rich chiefs. The New Zealanders have found it difficult to understand that it could be otherwise. For me, I confess that I have often had difficulty to find oarsmen to travel to tribes for want of a sufficient remuneration. On one such occasion, whilst I was travelling, I lost an oarsman who returned home; I searched for another one to return to the main location of my station. My requests to a tribe which claimed to be catholic proved to be useless. Therefore I withdrew to a secluded spot to weep, but I knew that I was only a feeble beginner in the apostolic career, I was nothing more than a young conscript in his first battle and now that I am more hardened, I am not as easily perturbed.

[6] One must stop considering the bad qualities of the New Zealanders which will slowly disappear with time but rather admire the immediate changes that grace and the aid of civilization have brought about in them. There are nevertheless outcomes that one can only attribute to God's mercy to the docility of this people. One must not lose sight of the fact that only ten years ago they were cannibals. Children aged about 14 or 15 were almost all treated to human flesh by their parents. It was not that long ago that the hut of Rewa, the great chief of Kororareka, was surrounded by human heads planted on top of poles. It seems to me that certain Europeans do not have enough tolerance towards the Maori; they despise them because of their hardness and do not go beyond these natural feelings towards these people.

[7] The New Zealanders love each other a lot, and one must not expect them to show the same affection for the whites especially when generally the whites show them very little similar feelings.

For that matter the New Zealanders in their superstitious beliefs believe that we are from another origin other than theirs. We, on the contrary, know that they have the same father as us: Adam, the same creator: God, the same saviour: Jesus Christ.

[8] When, in spite of this intimate persuasion, are we led to like them a lot? If we consider them only with the eyes of the flesh, do we not feel on the other hand happily exempt to despise them, to almost tread them underfoot? So why therefore demand of these poor natives, who have barely left a state more savage than one could imagine, sentiments more perfect than those which we probably naturally have towards them. I know, this magnificent philosophy which boasts so

much of philanthropy, yet when it is out of sight of others, pays little heed to the lives of these islanders. I have seen some whites approach the natives who were seated and nudge them with a stick in the same manner as one would touch a worm or as one would prod sheep. Others have assured me that at the slightest hostile movement by any one of the natives, they will slaughter them all indiscriminately. I say, that in spite of philosophy, that religion is solely responsible for sharing in the interests of these people, religion is solely responsible for becoming acquainted with how the true rights of man apply to the case of the savage himself. What is more, the New Zealander is not without pride and does not understand the language of contempt. Forgive me, my Reverend Father, if I seem to be lead astray by my love for these people.

I will ask these philosophers what are your wonderful examples that you give them to make them better? You dishonour their daughters; you take almost all of them, so that none remain to procreate. Soon these people will possibly be erased from the list of peoples and the nation's families. One will see in the history of the discoveries and European establishment amongst new peoples, before the birth and progress of modern philosophy that these conquered peoples had been preserved because even in the heart of atrocities which they gave themselves up to, a religious principle governed the preservation of these peoples. We have even seen the conquerors and the defeated become allies and to merge together to the extent of mixing the two races. On the contrary new discoveries, new establishments where true religion, the true mother of man, had not initially covered the islanders with her protection, we have seen these islanders perish and possibly even disappear completely. Forgive me for this digression my very reverend father. I let myself be carried away by the love and tenderness that I have for my dear New-Zealanders.

[9] Just one more word. Quite some time ago some pastors came to visit the New-Zealanders, but these were not true pastors. They were wolves hidden under sheep's fleeces. These pastors pretended to want the best for their flock, but in reality they wanted to have their milk, their wool, even their skin. We see them today, these pastors who boast of being pastors of Christ, magnificently adorned in the hides of their flock; and one missionary alone, for example, was not ashamed to demand of his government up to eleven thousand acres of land acquired at a lowly price using a pair of scissors, an axe, or maybe a comb or some other trinkets so that he can retain them and be able to pass them on as his property and bequeath them to their children. There it is: the pious use of protestant alms for their zealous missionaries who all enrich themselves in this manner. One can well imagine enough how these alleged missionaries, these bible merchants who proclaim their gospel in such a sordid manner, are irritated when seeing the disinterest in the goods of this world by the legitimate minister, and their boldness to slander him in front of these childlike people who firstly believe fables.

[10] Let some new brothers hasten to come and join us, that the winds carry them on their wings, that they come to aid us to clear a land that up until present is so savage, so barren, later their joy will be shared with those who have sown and those who have reaped, let them come to support us in the battle of the Lord, let them make haste. It is glorious to carry the sign of the Lord, the banner of the cross in the land of the unfaithful, and if they, noble soldiers, have no other triumphs, they will have at least the glory of standing guard in the advanced posts of the Roman Church to thwart the infernal Satan who prowls the world in search

of souls to devour⁹. As for the rest we have to be able to say with the apostle: that no one should trouble me as I carry the stigmata of Jesus Christ¹⁰. Of course, our own stigmata, are everything that we endure; hunger, thirst, ingratitude, rejections¹¹ and with all of that I say that we purchase the glory of the apostle at an inexpensive price. I will repeat it once more; one must not expect to be treated well by all of the tribes we visit. One must constantly remind oneself of the very recent ferocity of the New Zealanders, to thank the mercy of God for the wonderful changes that have taken place in a large number of tribes and if some of them have not yet been stripped of all of the barbarity; we should be therefore grateful to take away our lives unharmed from amongst them.

[11] Allow me to quote by way of distraction and amusement the fable of the wolf and the stork. That one pays particular attention to the stork who successfully and carefully extracts the bone that was embedded in the wolf's mouth and then the wolf's response to the stork when he demanded payment.¹²

[12] Here are one or two examples where the duties of a holy ministry have greatly comforted me. During September of this year I went from the Bay of Islands to Wangaroa. I was made to travel by new paths without knowing why. After a day's travel on foot, my guide and I stumbled upon a village named *Upoko Rau*. This village, composed of Protestants welcomed us well enough. My first duty was to inquire if there were any sick people. They were happy to lead me to

⁹ 1 Peter 5:8 Be sober, be vigilant; because your adversary the devil, as a roaring lion, walketh about, seeking whom he may devour

¹⁰ Galatians 6:17 From henceforth let no man trouble me; for I bear in my body the marks of the Lord Jesus

¹¹ 2 Corinthians 6:4-5 but in all things approving ourselves as the ministers of God, in much patience, in afflictions, in necessities, in distresses, in stripes, in imprisonments, in tumults, in labours, in watchings, in fastings

¹²Fable of the wolf and stork by Jean de la Fontaine, the wolf's response to the stork was that he should be happy than he had not eaten him, that he escaped with his life.

a woman who was very ill. After having prepared her as much as possible I believed I could give her the last rites of the Catholic Church. But there was another woman with another illness. Eventually through questioning I found her and by my insisting I obtained someone to lead me to her.

I cannot express my surprise, my sadness and my joy all at the same time! This poor woman was dying, but in perfect state of mind and was still able to articulate a few words. Anticipating that she was well-disposed to receive me, I thought with gladness that I could well be in the hands of God like an angel of salvation to guide this soul into heaven. This woman was stretched out on the ground in the traditional Maori way. After having prayed to God, I placed myself at the bedside of the invalid. I spoke to her about how her soul would soon separate from her body, of the judgement by the great spirit, the abode of light where all good souls were admitted without any distinction between foreigners or Maori, just as with the prison of darkness where all of the malicious would be sent down to whether they be white or Maori, to suffer numerous torments, fire in particular.

I explained to her in different ways the two mysteries of the Holy Trinity and of incarnation. She seemed to have grasped my explanation, seeing as though she had already received some instruction by way of Protestant books. I insisted on how it was necessary for her to repent of her faults and presented her with different ways of contrition adjusting them to her level of intelligence and, as she desired that I pray to God for the forgiveness of her sins, after having explained confusingly to her sacraments, I hastened to administer those that were necessary to her. One must not be surprised if I did not speak to her about Protestantism nor the Catholic Church. She would no have understood me straight away, time was against us. In this case it was not necessary that she profess explicitly to be a member of the Catholic Church. Through the fact that her heart was on the

straight path and in search of the truth, she was tending towards the true church of Jesus Christ. At least she was ready to belong to the church and was worthy of receiving sacraments of the said church adding to this arrangement. This person truly became one of the members of the mystical body of Jesus Christ and as we express, belong to the soul of the church. It is thus that Catholics are consoled in thinking firstly that all of the children baptised in the world are saved and that a good number of Protestants and others find the good faith, that is to say believe with sincerity of a clear conscience that they are on the straight path, saving themselves as long as their life was good or that they had repented sufficiently for their sins. We say that these Protestants are not united to the true church by way of exterior links but that they are attached through interior and invisible links and it is thus that they do not belong to the body but to the soul of the church. I learned that the woman, I have just mentioned, passed away a few hours after I had left her. She had promised that she would pray for me in the house of the Holy Spirit.

[13] Approximately two weeks later, I experienced a similar joy. I found myself in Mongonui. I learned that a Maori there was close to death. I found a way to be near him. I became aware that due to certain obstacles I could only deal with the matter of his salvation at night. The good God treated me favourably, arranging the night in a miraculous manner. I thus spent the whole night instructing and preparing him. Though up until this moment he had professed to be protestant, to me he seemed to be in the same state of mind as the woman I discussed above and I did not hesitate to administer to him the last rites of the church; I would have deferred from doing this straight away had I been able to extend my stay there. I learned later on that he had passed away. Although one should generally have the

salvation of all souls at heart, there are some that are of more concern and through converting these souls, they do have a strong influence on the salvation of many others. Such was the person of whom I have just spoken. This man was named Tupaia in Maori and by the whites Mister Bely. Whilst he was quite young he was taken in by the protestant school at Paihia and as he was recognised to have certain talents, a commandant from the English Navy took him aboard. He was taken to London where he was educated (a very restricted education because this same man admitted to me that he did not know how to read even though he spoke English very well.) He then moved up several ranks in the English navy, and made several voyages. When he fell ill, he was third officer aboard a whaling ship. He was landed at Mangonui, and there he was fortunate enough to die almost in the arms of a minister from the Catholic Church.

[14] Towards the end of October, I had yet another remarkable consolation to minister to two French sailors aboard the *Héroïne* which was anchored at Kororareka. One of them died almost immediately afterwards during the voyage from the Bay of Islands to Akaroa. One cannot help moaning about the fate of French sailors who die at sea aboard ships without having the comfort and help of a priest. Christian parents are sad to see their children serve aboard warships deprived of all assistance from religious ministers both in life and in death; numerous sailors request to have a priest and the eyes of those dying search to no avail a priest who could help them to die peacefully. The protestant nations teach us humiliating lessons on this subject. I do not dare to hold the French nation responsible for this, this nation so generous, so sensitive; I am satisfied to complain deep within my heart and to yearn for a better order together with the good people.

[15] The 26th and 27th October were celebrated by a formal conference with Anglican missionaries. This conference came about through a Protestant book thrown at a catholic chief by a minister from Kororareka and given back to the same minister by the same chief who did not want it. It was held in the absence of his Grace. The day was left to the priests to choose, they desired to wait until the work of the natives had progressed so that the congregation would be more numerous. Mister W.¹³ and his colleagues thought that it should be held as soon as possible. In cooperation with these gentlemen, we decided on the courtyard of the house at Kororareka mission as the location for the conference. Mister W. decided later on to change it. It must, he said, be on neutral ground, and so we accepted a large plain, opposite the protestant temple but as it happened, rain interrupted us on the second day of the meeting, we offered again the house of his Grace and the assembly was moved there. Mister W. and the minister from Kororareka came and asked for a copy of the true vine. It was agreed that we would deal with two questions, that of the church as well as that of images. We asked that everyone spoke English in the conference which would then be translated into Maori. Mister W. argued that the conference being for the benefit of the Maori, it was better to use exclusively their language. On the set day, two or three hundred people, as many whites as Maori, arrived at the place of the conference. The Christianity of Hokianga had sent thirty of its delegates with father Servant. A few officers from the English Navy could be seen in the assembly. The first day, the president's seat was held by the Magistrate. It is

¹³ Henry Williams and William Colenso, missionaries for the Church Missionary Society, spoke for the Protestant side of the debate on the 26th and 27th of October 1841. Henry Williams, minister and head of the Anglican mission in New Zealand should not be confused with his brother, William Williams, who was also an Anglican minister, and who participated in a theological debate with another Marist missionary, Claude-André Baty, in December 1841, William Williams was between Wairoa and Turanga according to his journal.

impossible for me to describe this conference in detail. Here are some details that we examined together.

1° Mister W. who spoke first, constantly refused to clearly explain to the natives the essential function of the board which was to write and sign its assertions if the opposing group asked them to.

2° The protestants insisted on starting with the question of images even though the question of the church would have been easier for the natives to understand and certainly decisive and fundamental. The question of images, whilst simple, can however end up obscure and confusing in the native's eyes, who do not yet have clear ideas about relative worship, words such as adoration, honour etc.

[16] So therefore these protestant gentlemen began to demonstrate that we are idolatrous; and that idolatry is the worst crime of the Roman Church. To prove this crime against us, they had to demonstrate that we worship images, but all they had as proof consisted of producing the first commandment of the Decalogue in which God forbids making images in order to worship them, which is what the Roman Catholic church precisely adheres to when presenting to the faithful images of Jesus Christ or of the Saints, which the church expressly forbids to worship, but allows them to pay veneration relative to the original, that is to say the person who is represented. The protestant missionaries went further. They maintained to find in the Decalogue a rule that it was forbidden formally to make any type of representation. An unreasonable interpretation and full of ridicule by which one puts themselves in contradiction with the Lord himself who strictly commanded to make two golden cherubim as well as to raise a bronze serpent in the desert, a prophetic symbol of the crucifixion of the saviour of the world. Observe the attitude or bad faith of our adversaries. They translated the word

worship by the Maori word *Koropiko*, which in its literal sense represent the action of bowing down. When in order to translate the word to worship properly, one must add to the literal meaning of Koropiko another figurative meaning to express worship, the worship that we show evidence when we bow down as one does in the Greek word $\pi\rho\sigma\kappa\upsilon\nu\epsilon\omega$.¹⁴

Therefore here is what their translation and their argument is reduced to. God forbids that one bows down in front of images, and as the Catholics bow down in front of images; therefore the Catholics go against God's law. I leave it to those people who have common sense to judge this syllogism. To make their reasoning clearer, they mimicked the ceremonies that we do in front of images; they bowed down in front of any painting and said: this is what the Catholics do which is what God has forbidden. You should never bow down to images. One could say that they presented in front of the whole assembly a true histrionic scene, one of the protestant missionaries suddenly burst out in a theatrical scene, pulled out from his pocket some crosses and several medals linked together and held them out slightly high up, he threw himself onto his knees to worship them; this did not produce any feeling except pity. Mister W., held a small statue of the Holy Virgin and showed it to the people: this is he spelt out, what the bishop has said is his God. To prove that the Holy Virgin is invoked as our God, look at what argument was used: In the "Hail Mary" we say in Maori for more clarity: Holy Mary, mother of Jesus Christ our God. These words, our God, refer to Jesus Christ, without doubt; not at all, as the protestant missionaries made the link to the Blessed Virgin and persisted in saying that she is our God. When such an

¹⁴ $\pi\rho\sigma\kappa\upsilon\nu\epsilon\omega$ according to *Thayer's Greek-English Lexicon of the New Testament* means 'to fall upon the knees and touch the ground with the forehead as an expression of profound reverence' in the N.T it means 'by kneeling or prostration to do homage (to one) or to make supplication.' Thayer, Joseph, *Thayer's Greek-English Lexicon of the New Testament*, Zondervan publishing house, United States, 1976

explication goes against common sense and is a mistranslation. In fact there are four ways to vary in Maori the pronoun “our” depending on the peoples or the things to which it refers. The pronoun “tatou” or “our” indicates here inevitably that Jesus Christ is also the God of Mary.

[17] Now this is how they reacted when dealing with the question of the church. They asserted that Saint Peter was a pope and that all popes were bad, that they were dead branches. To destroy the idea of succession which is shown when one considers the tree of the true vine the series of popes, everything relating back to Peter, even to Jesus Christ, one of these cunning men made a simple change to the true vine that he had borrowed and had drawn a thick black line just above the head of the image of Jesus Christ to separate this divine saviour from Peter his apostle and successor. We would have liked to take back this true vine now corrected and changed. We offered to give him a bigger one and we argued that that one belonged to us and should be returned as it was only on loan. But it appeared that Mister W. was very attached to his work, and he threatened to call off the session if his sheet of paper was not returned. This is what was carried out and only then did he regain his composure. One of our opponents pointed out twenty or twenty four so called errors of the Roman Catholic Church, among others that we taught that the bread was the body of Jesus Christ. I asked him to sign his written document and hand it to me. Oh no, it is one thing to produce slander it is another thing to sign them. What did our man do, he hid his paper under the table, tore it into two and kept the sheet where the main points of his argument were written; he only offered us the one which had an outline, the summary of the questions. To the ranting of our adversaries, we could only oppose this word: Sign this document. This was perfectly sufficient to bring them

down; it was there that we saw them voice all their vehemence and all their evidence.

[p.10] Mister W. was called to order by the president who turned towards him, saying: *Tena ra ko koe*, “farewell”, he pronounced these words with a certain manner and tone to provoke general laughter. To the following question, to know if Luther was the first Protestant, if he had not committed a good number of scandals in particular against the virtue of chastity, Mister W briefly replied: not at all, that is not true, who has seen Luther? This is a man beyond the seas, and myself I am in New Zealand. I do not know anything about it, I do not know Luther; he is not in my book. And never the less, he stubbornly refused to hand in by form of written document what he had presented. They still wanted to criticize the Roman Catholic Church for having images. And there and then, we showed the assembly a book of prayers from the English Reformed Church. We asked Mister W. if he recognised it, then we opened it and all of the Maori could see with their own eyes a mass of engravings which represented pious scenes; we saw among others one or several people kneeling down in front of a crucifix. So then of course these men blushed. We reminded them again of the crosses mounted on the churches of England in Sydney and in London, etc and in the settlement of Sydney. Therefore they had images; therefore they went against God’s commandments who after all in their interpretations forbid making even the slightest representation.

[18] Mister W. what is more made a crime out of the Roman Catholic Church’s celibacy; he declared that it was a crime for us not to marry, our priest and in particular our lord Bishop. And to refute this, we did not make much use of Saint Paul to defend virginity. He could have replied like another Anglican

missionary replied recently to a Catholic priest who quoted Saint Paul on virginity: that there was only Saint Paul who said it.

We therefore preferred to make use of the Book of Common prayers from the Church of England, where we find written word for word that religious ministers are free to remain celibate or to enter into the state of marriage, following what they believe to be the best option to do God's service. We do not believe that their books leave them free to choose between celibacy and marriage. Because we rarely see any evidence of the freedom to remain celibate; they are all persuaded that it far more of an advantage for their sanctification and more convenient for God's glory that each of them have a wife.

[19] All of those who attended the conference could attest to how willing the catholic priests were to reply in writing to all of their opponent's questions. The latter eventually vanquished their stubbornness; they decided to hand us a signature. To limit these eternal orators, we had listed the four following questions to which we wanted a written answer.

[20] 1. Is it permitted to portray through sculpture or paintings things that are common to this world such as great men, the sun, trees, plants and animals etc?

[21] 2. Is it permitted to portray in painting or sculpture people or holy things such as God's friends and all that is related that will remind us of a pious object?

[22] 3. Is it permitted to honour great men portrayed in paintings or statues?

[24] 4. Is it permitted to honour Jesus Christ and God's friends equally portrayed in paintings and sculptures.

[25] Firstly it was our intention to put all of these questions on the same sheet of paper so that we could have the response to all straight, under our eyes. Our adversaries did not want this; they preferred them in the way of short notes. Thus we wrote the first question. To save time, they transcribed it themselves. This question so simple, to know if it is permitted to portray great men, a question to which any man with common sense could reply to straight away, created a commotion within the enemy camp. Straightaway our alleged missionaries consulted each other, Mister Burrows presided over them. Really they seemed a lot like children carried away by all sorts of doctrines. They wrote their reply, Mister W. presented it; we point out to him that we insisted on his signature and that it was missing. He hesitated to give it – the congregation laughed- he pulled out his pencil- we tell him that he must use a plume and ink, he finally resigned himself to give that fatal signature- and immediately after it was legalised by the magistrate. Here is the question in Maori with its translation, followed by the reply signed by Mister W., all of it is true to the original.

[26] E tika ana kia hanga wakapakoko hei ritenga wakamahara ki nga mea noa o tenei ao, pera me te tuhituhinga i te kanohi o te rangatira wakapakoko rakau kowatu rino.

Is it permitted to make portrayals as ways to remember things common to this world such as the portrait of kings, figures made in wood, stone or bronze?

Response: Kite mea hei mea noa te wakapakoko he mea noa ano — Kite mea ia hei mea wakamahara tapu he mea he rawa rawa.

[If common things are used to represent common things – yes; but if used to represent something sacred that is very very bad.]

[27] I refrain from judging a response which condemns the simple remembrance of Holy things when it comes to us by way of statues or paintings which are natural signs of these matters. Signs of convention are permitted, such as writing, to use these to be reminded of pious objects, but painting and sculpture which are natural marks; one cannot use them at all without great sin. God expressly forbid it. [p.12]

To help us to remember all sacred objects, although we may use these two arts, painting and sculpture, this should not be regarded as a legitimate use for such profane things. Finally, our adversaries would without a doubt look upon it as permitted to create deep in one's heart through imagination an intellectual image of a pious object. But they would condemn, they would charge anathema the skilful hands which wanted to change a block into a statue, or animate a canvas to depict a faithful image of any type of holy subject. Finally, I said that I did not want to judge our adversaries, I was content to lead them to the artists' tribunal. I leave them there to their judgement. I carefully keep the aforesaid question and answer signed by Mister W., aided by all his colleagues of about six or seven, and notably by the minister of Kororareka, the same signature authenticated by the magistrate. I keep them, these papers, we can look at them and consult them when we want; I keep them as a symbol of the perverse protestant doctrines and the inevitable consequences of a principle once adopted that is bad to honour Jesus Christ and the saints by way of representation. This is quite characteristic of the

Minister who did not show any good faith. Whilst he and his colleagues were deliberating and preparing an answer to the first question, a person from the assembly who had not grasped the precise meaning of the question, asked what it was about, and the Minister replied with I do not know what kind of smile: “They asked us if it is permitted to worship images.” At that instant, he was called to order severely by an Englishman called Mr Watertown, and that left only the confusion of his lie.

[28] I believe I can assure you that this conference was a complete success for religion. What made the biggest impression on the Maori was this constant refusal by these alleged missionaries to sign questions that were addressed to them and about their own doctrine. But the following day, the same missionaries did not believe themselves to be defeated. The progression towards error has a subtlety and guile similar to that of the serpent. The following day when our natives were returning to Hokianga, after having sung whilst embarking: Ka taka te W..., W. fell; beyond the bay they came across an agent of these missionaries who wanted them to accept a small brochure entitled the errors of the Roman Catholic Church. All of his books stayed with him along with the shame for having offered them. It is precisely on the side of Pahia that what I have just spoken about took place. Here is how one of our natives gives an account in a simple manner, of the conference, in a letter that he wrote at the request of a Frenchman, who had recently arrived from France and who today resides in Sydney; out of curiosity he wanted to send a letter written by a Maori to his parents or friends in France. Here it is; the results of his thoughts and his plume. No one dictated it to him and I have just transcribed it here for no other reason than to give an example of the Maori epistolary style.

[29] Ki nga pakeha pai katoa no te komititanga tenei
o nga motu katoa hoki. Na tenei ano te korero
o nga mitinare. E mea ana ratou kia matou he aha koutou
he atua koia to koutou. Na tenei korero he korero
wakabe kia matou koia he pono te korero teka o nga mitinare
watiia no te hahi katorikaf inamata. Na tenei ano
ratou kia wakaputara mai te atua ki tenai ao. Ka nui
te korero wakama o te mitinare watiia no te rahau.
N he korero he kia matou ki nga tangata maori o te hahi
a ka mea atu matou e te W. tou korero he korero tamaiti koia
catorika romana. Na hoane papita
Okotopi 1841.

[This correspondence is to all good Europeans at every junction of the land, all major areas and inclusive of all respective islands.¹⁵

This is the missionaries' correspondence. They say to us "You have a God".

Through this letter we wonder whether this is the truth according to the Catholic

Church of old. They also say God came to our world through them.²

There is a lot of embarrassment³ in the missionaries' communication.

Williams told us they are lying to the Māori Roman Catholics.

From Jean Baptiste

October 1841]¹⁶

¹⁵ Translator believes this is a reference to New Zealand.

² The missionaries.

³ No reference is given to whom the embarrassment is suffered by.

¹⁶ Translated from Maori by Natana Takurua

[30] Note when an object moves towards the person who is speaking, then one adds to the verb the particle “mai”; if, on the other hand, this same object moves away from the person who is speaking, one replaces “mai” with “atu”; “mai” is a sign of arrival, “atu” is a mark of departure.

[31] To all of the good foreigners on the subject of the conference this letter is addressed to them, to all the foreigners from the great countries of earth and also all of the islands. Here is the language of the missionaries (Anglican). They say to us that are you, you others, is it really true that you have a God. These are for us scandalous words. Certainly, in reality, these are false speeches from these missionaries once separated from the Catholic Church.

For this is how God should appear in the world, they say. So many shameful words on the part of these missionaries separated from the main trunk.

For us, we say: W., your speech is a speech of a child, yes, this is for us a deceitful speech, for us, for the Maori of the Roman Catholic Church.

From Jean Baptiste

October 1841

[32] My Very Reverend Father, in speaking to you about our conference, I have lost sight that this was a letter and I sense that I have not always given it the appropriate style.

[33] I still have to recount to you a tragic event that has just taken place on one of the islands in our bay (Bay of Islands). On Saturday 20 November, five people were killed; the only house that was there was destroyed by fire. The guilty party

has been arrested. Here are a few details: An old servant had his head cracked open by a blow from an axe whilst he slept outside. A widow and a small child with another little girl whom she looked after, received fatal blows inside the house, and their bodies were, so to speak, roasted by the flames. Another boy from this same widow, aged about six or seven years old, was caught whilst fleeing and despite his screams and his tears, he was thrown onto a rock from a great height, then the sea engulfed him, so his body could not be recovered. This catastrophe has plunged the whites into astonishment and dismay.¹⁷

One is seized by horror and compassion for this unfortunate widow. We share keenly in the public mourning, just as, this woman's husband, named Roberton, had shown a particular benevolence for the Catholic mission. All of these crimes were committed towards 3 o'clock at night and the blaze immediately followed the murder. Three weeks beforehand, coming from a visit from some tribes, surprised by the night and unable to reach Kororareka, I went with my boat towards this island, and I had accepted the hospitality of this benevolent lady. I remember that we had a short conversation. She admitted to me that she was from a sect of Quakers. I asked her if her children were baptised, she replied to me in the affirmative. Exactly at that time she had received the news of the death of her father-in-law. Who can consider without trembling the calamities which have swept down upon this family until its entire destruction. Mister Roberton had six

¹⁷ The details recounted are true, the date is correct; here are the names of the people concerned: the culprit, Maketu (Maketu Wharetotara), son of chief Ruhe from the Nga Puhi tribe, was approximately 16 years old, employed at Mrs Roberton's Farm; the "old servant", Thomas Bull, who had been ill-treating Mateku for a while; the widow, Elizabeth Roberton; the "young child", aged 2, Mrs Roberton's daughter; the other young girl, Isabella Brind, the granddaughter of Rewa, great chief of Nga Puhi (she lived with Mrs Roberton); the "boy from the said widow", Gordon Roberton, 8 years old; the island of the Roberton's farm, Motuarohia in the Bay of Islands. In killing Rewa's granddaughter, Maketu awoke hostilities between Maori; to keep the peace, Ruhe handed over his son. On 16 December 1841, Rewa, Ruhe and other chiefs gathered for a meeting in Paihia, distanced themselves from the crime, and declared that Maketu had acted alone. Tried before an English tribunal in Auckland, he was found guilty and was hanged on 7 March 1842. On the morning of his execution, he was baptised according to the Anglican tradition by Reverend John Churton. (ref *Dictionary of NZ biography*, Vol.1, p.262)

brothers; they all drowned before him; he himself suffered the same fate in the Bay of Islands, and near the time of the anniversary of the death of the husband, his widow is killed with all of his children and the house, which had not completely been finished by Mister Robertson, was reduced to cinders.

The island has become a deserted place that one fears and of which one has horror. I cannot stop myself from letting this thought escape. The ungodly world here only sees fate, the ignorant use this same language without understanding. But the children of God, those reasonable people know that nothing happens in this world without God's permission, who shows his justice or his mercy in everything. We know to what extent that he sometimes tests those whom he loves. A medical doctor from Kororareka testified or certified that one had found under this woman the bible open and little damaged and he concluded that this person died bible in hand, and had died the most beautiful death possible. This doctor told me, that he had noted the chapter that she was busy reading immediately before being murdered. As for myself, my expectations in God's mercy on this unfortunate widow are based on the grounds of other factors, my very reverend Father. I confess to you frankly that deep in my heart I was cruelly worried to know if the murderer was a Catholic or a Protestant. It is surprising that all of the witnesses heard by the jury at Kororareka on the circumstances of the murder made no mention at all of the blood-soaked New Testament found on the murderer, whereas it is certain that they received the book from the hands of natives.

[34] You know, commonly speaking, Protestants and others blame the Catholic Church for the crimes of which certain of their ministers or even their members are guilty. It is exactly in this manner that the protestant missionaries had

conducted their attacks against the holy Roman Catholic church at the time of the conference; there, they had taken care to reiterate all of their old calumnies; in this manner they said that the Roman Church was a cruel church which had used thousands of tortures, thousands humiliations against the dead and the living, that it had slaughtered populations, that it had bleed them with a knife, that it had burned and sawed. And so the good God had permitted that the murderer was not catholic. It is a young man of about 19 years old, and a Maori protestant. I heard it said that he had stayed two or three days on the island to do some work for this lady immediately before carrying out his attack. The longing to plunder, the desire for some small vengeance may be one of the apparent motives which prompted the crime, but it seems to me that it was caused by his natural ferocity. Some people say that it was not his first attempt at something of this kind. It does not seem that anyone drove this monster to this.

[35] Our intention is to at no point hold the protestant missionaries responsible. Since when do teachers answer for the conduct of their disciples? Only I would gather from an unfortunate circumstance one instruction, an opinion that I will address to all Protestants who think they know better. It is that one must not hasten to throw into the hands of newly converted people bibles or new testaments, but prepare them to receive these pious books through the reading of other books that are more elementary, more understandable, less pious and that we fear less to see become desecrated. In this way in the middle of public mourning, I say it with sorrow as if with deep shame, we find the murderer's blood-soaked gospel in Maori. Even though this young man had paid his pastors the sum of 5 francs, I can hardly believe that a sordid interest was the dominating motive for

him to obtain this New Testament. I repeat it, it is unjust to blame the protestant missionaries for the conduct of this disciple, and we push this thought aside.

[36] But this is not so for our natives. The protestant missionaries through false reasoning have spoiled the judgement of these people on the matter of religion. They went on repeating without cease that in our church we kill, burn, or bleed people; this language even was reused smugly by reputable honourable whites in the assemblies with large numbers of Maori. Now as the Maori could not witness these past facts, attributed in great number to the Roman Catholic church they observed very attentively what happened on their own land and under their eyes; when here are in a fairly short space of time there were three or four different murders committed on whites or Maori in the area of the Bay of Islands by Maori missionaries; and now a few weeks after the conference, the most horrible attack that we have seen and known in recent times broke out among the disciples of Mister.... Listen to what a catholic chief, called Rewa, said to me: The murderer is not from our church, we, as, Catholics, live, we console ourselves, a a a ...if the murderer had belonged to the bishop, we would be sick, and inconsolable. If the murderer had been a member of this church which bleeds, which burns people, the Catholic Church would have been sick. But it happened differently, and the bad action was committed by a member of the church that is innocent of everything, who has never spilled blood; it is for them to find a way out of this problem, shame be on them... a a a...he added. They said in the meeting that the Roman Catholic Church killed and burned, and before even a month had passed since this speech, we have seen one of their own in one single day, in one single action, slaughter, burn, and batter to death. I have heard with my own ears the wife of a Maori say with great ignorance and a superstition too conforming to the

multiplicity of imaginary gods among them. I heard her say: "One must be aware of the God of the protestant missionaries, it is a God that kills". In fact we are certain that several Maori have returned their books to the Protestants.

[37] Myself now, I am going to go by way of questions propose reflection on this tragic incident. Is it not true that God allows events, sometimes even heinous crimes which grieve entire populations to punish a precedent crime? Yes, without doubt. Now this crime was committed a long time ago at Kororareka. What crime could we say? That of ridiculously having called the virgin a divinity. Such a bloody irony and insult against the medals of the virgin and the noble sign of the cross, when in the middle of the conference this thespian that I will not name, shaking the cross and medals, knelt in front of them. Ordinarily God avenges in this world the glory of his insulted mother and the cross of Jesus Christ falls with all its might on her loathsome despisers.

[38] One can note in the *Annales of New Zealand* that this atrocious crime I have just recounted took place on 20 November, on a Saturday, the day consecrated to the virgin, the eve of the Presentation of our Lady, the first celebration that was held since the conference. The crime of a member of a religious society is always a humiliation for this society, especially in the case of a horrible villainy. Therefore we as Catholics must fear to be henceforth humiliated in this land by some other new bold act of infamy committed by one of our Catholics. But rather, let's hope that the heavens, satisfied by such atonements, will not demand another price for our crimes and will spare us from such horrible lessons.

[39] Whites or Maori, Protestants or Catholics, if the common link of the same faith is rejected, let's have at least charity and compassion for each other. And prepare us in the knowledge of truth, deeply humbling ourselves under the hand of the Lord which is upon us. So that when, in some part of the world, similar incidents occur to those that we have seen, let each interpret that in his own way following the sentiments which drive him. Ignorance, passion, truth and faith give rise to different judgements.

[40] I believe to have formed the thoughts and reflections that I have ventured following the thought of faith. If I am wrong, I demand pardon from God and from men, and declare that I had no other intention than to enlighten myself and all those into whose hands it might fall, making it more appreciable through the examples, of the customary honesty of the legitimate ministers of the Roman Catholic Church. My very reverend father, though I am familiar with your solicitude to pray for all of your [children], I recommend myself nevertheless to you in such particular manner, so that I will not be an obstacle to the conversion of souls and the edifying of the Society of Mary. My great consolation is to pray the Lord that he lessens for you the pains of solicitude so vast and so bitter and increase every day.

[41] I am, with very profound [respect], my very reverend father, your submissive and respectful child,

Jean Baptiste Petit- Jean

Marist Priest, apostolic missionary

[42] Could one please give my news to my brother in law, Auguste Paillasson.

II. Commentaire de Traduction

Introduction

Le document est une lettre écrite le 11 décembre 1841 à Kororareka, en Nouvelle-Zélande, par Jean-Baptiste Petit-Jean, missionnaire mariste pour la Société de Marie, à Jean-Claude Colin, le Supérieur-Général de la Société. Colin s'occupe de l'administration des missions, de choisir et d'envoyer les missionnaires à l'étranger et de demander à la *Propagation de la Foi* des fonds pour les missions. La Propagation de la Foi est une société établie en 1822 à Lyon. La société aide les missionnaires catholiques par ses prières et ses dons. La société ne s'occupe pas de l'administration des missions ni de l'entraînement des missionnaires, mais aide financièrement les missionnaires déjà choisis par d'autres sociétés catholiques¹ comme la Société de Marie. La Société de Marie est fondée le 23 juillet 1816 à Lyon, France² avec le but 'd'annoncer à tous les hommes le salut apporté par Jésus-Christ, sous la protection et le regard de sa Mère.'³ Les premiers

¹ Fréri, Joseph, 'The Society for the Propagation of the Faith' in *The Catholic Encyclopaedia*, Robert Appleton Company, New York, 1911, retrieved from New Advent <http://www.newadvent.org/cathen/12461a.htm>

² Izoulet, Jacques, *Ouvéa : Histoire d'une mission catholique dans le Pacifique sud au XIXe Siècle*, L'Harmattan, Paris, 2005, p.87

³ Izoulet, Jacques, *Ouvéa : Histoire d'une mission catholique dans le Pacifique sud au XIXe Siècle*, L'Harmattan, Paris, 2005, p.87

missionnaires maristes arrivent en Nouvelle-Zélande le 10 janvier 1838.⁴ Petit-Jean arrive en Nouvelle-Zélande en décembre 1839.⁵ Il travaille à la mission à Whangaroa et puis à Kororareka dans la Baie des Iles.⁶ Kororareka est le siège de la mission catholique pour l'Océanie.

Quand Petit-Jean écrit sa lettre l'audience prévue est son Supérieur et peut être les hommes de la *Propagation de la Foi*, la société qui fonde les missions et qui publie souvent des extraits des lettres des missionnaires dans ses *Annales*. Petit-Jean écrit aux hommes de la même religion que lui, des Français comme lui-même. L'audience s'intéresse au progrès de la mission en Nouvelle-Zélande ; elle comprend les références bibliques et culturelles de Petit-Jean. L'audience a la même mentalité que Petit-Jean, la même façon de comprendre les aspects religieux, puis parce que c'est au XIX^{ème} siècle, l'exploration et la colonisation de nouveaux pays et l'évangélisation des gens indigènes de ces pays.

L'audience, pour ma traduction de cette lettre est très différente ; c'est une audience anglophone au XXI^{ème} siècle, qui s'intéresse à l'histoire de la Nouvelle-Zélande, de l'Eglise catholique en Nouvelle-Zélande et des missionnaires maristes au début de leur mission en Nouvelle-Zélande. La différence d'audience pose des problèmes de traduction, comment traduire des mots et des phrases écrits en māori et en latin ? Quel niveau d'anglais d'utiliser ? Moderne ou plus proche de l'original ?

⁴ King, Michael, *God's Farthest Outpost: A History of Catholics in New Zealand*. Penguin Books, Auckland, 1997, p.44

⁵ King, Michael, *God's Farthest Outpost: A History of Catholics in New Zealand*. Penguin Books, Auckland, 1997, p.55

⁶ Goulter, Mary, *Sons of France: a Forgotten Influence on New Zealand History*, Whitcombe & Tombs, Wellington, 1957, p.17

Ce commentaire accompagne donc ma traduction de la lettre de Jean-Baptiste Petit-Jean à Jean-Claude Colin, le 11 décembre 1841. Avant de commencer ma traduction, j'ai lu la lettre plusieurs fois afin de comprendre le texte dans l'ensemble. Nida explique que 'précision de compréhension de textes sources c'est la clé à la traduction réussite à la langue réceptrice.'⁷ Après avoir regardé d'autres lettres de missionnaire maristes et de missionnaire protestants en Nouvelle-Zélande écrites à la même époque, j'ai effectué des recherches sur la vie au XIXème siècle en Nouvelle-Zélande afin de mettre la lettre dans son contexte historique.

Je n'essaye que ma traduction de la lettre de Petit-Jean soit la plus proche de l'original. Vinay explique qu'il y a 'deux directions dans lesquelles le traducteur peut s'engager'⁸ elles sont la traduction directe et la traduction oblique. J'ai utilisé plusieurs procédés de traduction directe et traduction oblique d'arriver à ma traduction afin de la lettre de Petit-Jean.

1. L'emprunt

L'un des procédés de traduction directe le plus simple est l'emprunt. L'emprunt est utilisé pour éviter une lacune dans le texte d'arrivée, 'généralement une lacune métalinguistique (technique nouvelle, concept inconnu)'.⁹ L'emprunt souvent est utilisé par le traducteur quand celui-ci veut créer un effet de stylistique. 'La question de la couleur locale évoquée à l'aide d'emprunts intéresse

⁷ 'Clarity in understanding the source text is the key to successful translation into receptor language.' Nida, E.A, *Contexts in Translating*, John Benjamins, Amsterdam, 2001 p.13

⁸ Vinay, J.P et Darbelnet, J, *Stylistique Comparée du Français et de l'Anglais méthode de traduction*, Didier, Paris, 1958, p.46

⁹ Vinay, J.P et Darbelnet, J, *Stylistique Comparée du Français et de l'Anglais méthode de traduction*, Didier, Paris, 1958, p.47

les effets de style et par conséquence le message'.¹⁰ Dans ma traduction de la lettre l'un des problèmes est que les mots étaient écrits dans d'autres langues.

Exemple 1

(Petit-Jean) 'L'adoration qu'on témoigne quand on se courbe comme on fait dans le mot grec π ρ ο ζ κ υ ν ε ω' (page 101)

(traduction) 'The worship that we show evidence when we bow down as one does in the Greek word π ρ ο ζ κ υ ν ε ω' (page 18)

Petit-Jean utilise ce mot en grec pour décrire une définition précise du concept de 'l'adoration' par rapport aux images. J'ai décidé d'emprunter le mot en grec dans ma traduction et puis ensuite d'ajouter une note de bas page avec la définition de ce mot. J'ai emprunté le mot en grec parce que pour traduire le mot en anglais, on doit utiliser une phrase entière de plus sans le mot en grec, on perd une référence historique et culturelle. Les prêtres avaient une connaissance de plusieurs langues surtout du grec et du latin. Le grec parce que la bible était écrite en grec et en Latin. Pour Petit-Jean utiliser un mot en grec c'est naturel ; Petit-Jean montre qu'il a une bonne connaissance d'autres langues. Je voulais garder cette référence indirecte en utilisant le mot grec.

Exemple 2

(Petit-Jean) 'Cette maison qui sera en pisé' (page 87)

(Traduction) 'This building which will be constructed using the pisé technique' (page 5)

¹⁰ Vinay, J.P et Darbelnet, J, *Stylistique Comparée du Français et de l'Anglais méthode de traduction*, Didier, Paris, 1958, p.47

‘Pisé’ décrit la technique de construction de la maison. Il existe une équivalence en anglais, ‘rammed earth’ mais j’ai gardé le mot en français dans ma traduction, en cherchant sur internet, j’ai trouvé que même aujourd’hui on utilise soit ‘rammed earth’, ou le français ‘pisé de terre’ pour décrire cette technique de construction. Dans ma traduction j’ai ajouté ‘technique’ pour qu’il puisse être clair pour le lecteur anglophone que c’est une technique de construction.

2. La traduction littérale

Un autre procédé de traduction que j’ai utilisé est la traduction littérale, Vinay explique que ‘la traduction littérale ou mot à mot désigne le passage de LD à LA aboutissant à un texte à la fois correct et idiomatique sans que le traducteur ait eu à se soucier d’autre chose que des servitudes linguistiques.’¹¹

Exemple 3

(Petit-Jean) ‘Mon bonheur, et ma consolation sont au dessus de tout, si je ne vois pas de beaux temples, de riches églises, de pompeuses cérémonies, j’ai l’avantage d’être avec Jésus Christ’ (page 89)

(Traduction) ‘My happiness and my consolation are above all, if I do not see the beautiful temples, the rich churches, pompous ceremonies, I have the advantage of being with Jesus Christ.’ (page 7)

Il n’est pas toujours possible de traduire un texte mot à mot et quand il n’est pas possible d’utiliser le procédé de traduction directe, on peut utiliser la traduction oblique. Vinay explique qu’une traduction littérale peut être inacceptable quand le

¹¹ Vinay, J.P et Darbelnet, J, *Stylistique Comparée du Français et de l’Anglais méthode de traduction*, Didier, Paris, 1958, p.48

message, tel qu'il se laisse rédiger littéralement donne un autre sens, ou n'a pas de sens, est impossible pour des raisons structurales, ne correspond à rien dans la métalinguistique de LA ou correspond bien à quelque chose, mais non pas au même niveau de langue.¹²

Dans ma traduction, j'ai souvent eu le problème que la phrase était trop littérale en anglais et même si la phrase correspondait à quelque chose, elle n'avait pas le même niveau de langue, elle ne semblait pas écrite dans un anglais correct.

Exemple 4

(Petit- Jean) ' Voici maintenant quelle a été leur manière d'agir et de parler relativement à la question de l'église' (page 102)

(Traduction littérale) 'Now here is what their manner of acting and speaking was like in relation to the question of the church'

(Traduction finale) 'Now this is how they reacted when dealing with the question of the church' (page 19)

Dans mon premier essai de traduction, j'ai utilisé la traduction littérale mais j'ai trouvé qu'en anglais la phrase ne me semblait pas correcte, et finalement j'ai changé ma traduction pour quelque chose de plus correct en anglais.

3. Traduction Oblique

Quand on n'arrive pas à traduire en utilisant les procédés de traduction directe pour les raisons expliquées ci-dessus, on peut utiliser la traduction oblique. Vinay explique que 'par suite de divergences d'ordre structural ou métalinguistique certains effets stylistiques ne se laissent pas transposer en LA sans un

¹² Vinay, J.P et Darbelnet, J, *Stylistique Comparée du Français et de l'Anglais méthode de traduction*, Didier, Paris, 1958, p.49

bouleversement plus ou moins grand de l'agencement ou même de lexique.¹³ La traduction oblique donne le traducteur des 'procédés plus détournés, qui à première vue peuvent surprendre mais dont il est possible de suivre le déroulement pour en contrôler rigoureusement l'équivalence'.¹⁴ Il y a des procédés différents pour la traduction oblique : la transposition, la modulation, l'adaptation.

4. La transposition

La transposition est le procédé 'qui consiste à remplacer une partie du discours par une autre, sans changer le sens du message.'¹⁵ La transposition est le procédé de traduction oblique le plus utilisé. Il peut être la transposition d'un adverbe vers un verbe ou d'un verbe vers un nom ou d'un nom vers un participe passé. Dans ma traduction, j'ai utilisé ce procédé dans l'exemple suivant :

Exemple 5

(Petit-Jean) 'Voici un ou deux traits où l'exercice du saint ministère m'a donné beaucoup de *consolations*.' (page 95)

(Traduction) 'Here are one or two examples where the duties of a holy ministry have greatly *comforted* me.' (page 12)

En français 'consolations' est un nom substantif mais quand on le traduit en anglais, il devient un verbe.

¹³ Vinay, J.P et Darbelnet, J, *Stylistique Comparée du Français et de l'Anglais méthode de traduction*, Didier, Paris, 1958, p.46

¹⁴ Vinay, J.P et Darbelnet, J, *Stylistique Comparée du Français et de l'Anglais méthode de traduction*, Didier, Paris, 1958, p.47

¹⁵ Vinay, J.P et Darbelnet, J, *Stylistique Comparée du Français et de l'Anglais méthode de traduction*, Didier, Paris, 1958, p.50

5. La Modulation

La modulation ‘est une variation dans le message, obtenue en changeant le point de vue, d’éclairage. Elle se justifie quand on s’aperçoit que la traduction littérale transposée aboutit à un énoncé grammaticalement correct, mais qu’elle se heurte au génie de la LA. La modulation indique un changement de point de vue lorsqu’on passe d’une langue à l’autre.’¹⁶ Par exemple en français on utilise souvent les phrases à l’actif mais en anglais les phrases sont plus souvent à la forme passive.

Exemple 6

(Petit-Jean) ‘On remarqua dans l’assemblée des officiers de marine anglaise.’
(page 99)

(Traduction Litterale) ‘One noticed in the assembly a few officers from the English Navy’.

(Traduction) ‘A few officers from the English Navy could be seen in the assembly’ (page 16)

J’ai utilisé la modulation pour traduire la phrase parce qu’en anglais c’est mieux si on met la phrase au passif.

6. L’équivalence

Selon Catford, ‘la traduction est une opération entre langues, c’est-à-dire un processus de substitution d’un texte dans une langue par un autre texte dans une autre langue.’¹⁷ L’équivalence est un ‘procédé de traduction qui rend compte de la

¹⁶ Vinay, J.P et Darbelnet, J, *Stylistique Comparée du Français et de l’Anglais méthode de traduction*, Didier, Paris, 1958, p.51

¹⁷ Catford, J.C, ‘On Linguistic Theory of Translation’, Oxford University Press, London, 1965 cité par Yoda, Lalbila Aristide, *La traduction médicale du français vers le mooré et le bias. Un cas de communication interculturelle au Burkina Fasco*, 2005 deuxième partie, p.10

même situation que dans l'original, en ayant recours à une rédaction entièrement différente.¹⁸ L'un des problèmes que j'ai eu est le jargon catholique utilisé par Petit-Jean dans sa lettre. Le catholicisme existe déjà en anglais j'ai donc pris les équivalents de ces mots. Des concepts et des mots comme :

Exemple 7

(Petit-Jean) 'Nous préparons une ou deux *abjurations*' (page 89)

(Traduction) 'We have prepared one or two *abjurations*.' (page 6)

Avant de traduire cette phrase j'ai regardé la définition d'abjuration. Abjuration viens du latin '*abjuratio*' est l'action d'abjurer, de renoncer solennellement à la religion qu'on professait.¹⁹ L'équivalent en anglais est écrit le même que le française, abjurations.

Exemple 8

(Petit-Jean) 'Décatalogue' (page 100)

(Traduction) 'Decalogue' (page 17)

Au début je n'ai pas compris ce mot, j'ai donc regardé dans le Petit Robert, Décatalogue viens du Latin '*decalogus*' c'est les dix commandements gravés sur des tables de pierre. L'équivalent en anglais est dérivé du même mot en latin et est écrit 'Decalogue'.

Exemple 9

(Petit-Jean) 'La salutation angélique' (page 101)

(Traduction) 'Hail Mary' (page 18)

¹⁸ Vinay, J.P et Darbelnet, J, *Stylistique Comparée du Français et de l'Anglais méthode de traduction*, Didier, Paris, 1958, p.52

¹⁹ Rey-Debove, Josett et Rey, Alain, *Le Nouveau Petit Robert*, Dictionnaires le Robert, Paris, 2003

‘La salutation angélique’ est le salut de l’ange Gabriel à la Vierge Marie. J’ai pris un peu de temps de trouver l’équivalent en anglais surtout parce que je ne suis pas catholique. J’ai trouvé l’équivalent ‘Hail Mary’ sur l’internet sur un site catholique qu’explique que c’est la prière catholique le plus commun est d’honneur Marie.²⁰ Il y a deux autres équivalents moins utilisés ‘Angelical Salutation’ ou ‘Ave Maria’ qui est le nom latin de cette prière.

Exemple 10

(Petit-Jean) ‘Présentation de Notre Dame’ (page 86)

(Traduction) ‘Presentation of Our Lady’ (page 4)

‘Présentation de Notre Dame’ est une fête catholique que célébrer le jour que Marie a été présenté à Dieu au Temple. L’équivalent en anglais est ‘Presentation of Our Lady’ ou ‘Feast of the Presentation of the Blessed Virgin Mary’ j’ai décidé d’utilisé l’équivalent ‘Presentation of Our Lady’ parce-que c’est plus court et mieux dans le contexte de la phrase ‘The final day was held on the day of the Presentation of Our Lady’.

7. L’adaptation

Le dernier procédé pour la traduction oblique est l’adaptation, lorsqu’on utilise une équivalence reconnue entre deux situations.²¹ Des différents de coutumes, notions, valeurs, et institutions entre nations posent souvent des problèmes de traduction.²² Le traducteur peut utiliser l’adaptation afin de faciliter la compréhension de son audience. Par exemple la différence d’unité de mesures

²⁰ Thurston, H, ‘Hail Mary’ in *The Catholic Encyclopaedia*, Robert Appleton Company, New York, 1910, retrieved from New Advent <http://www.newadvent.org/cathen/07110b.htm>

²¹ Vinay, J.P et Darbelnet, J, *Stylistique Comparée du Français et de l’Anglais méthode de traduction*, Didier, Paris, 1958, p.4

²² Jones, Michele, *The Beginning Translators Workbook or the ABC of French to English Translation*, University press of America, Maryland, 1997, p.120

entre le texte source et le texte d'arrivé, le traducteur peut convertir des euros en dollars ou les miles en kilomètres etc.²³

Exemple 11

(Petit-Jean) 'Notre chapelle n'est qu'un petit local provisoire, long de 24 pieds et ½ sur 7 ½ de large' (page 89)

(Traduction) 'Our chapel is only a small temporary building 26.10 feet in length and 7.99 feet in width' (note de bas page 7.95m et 2.43m) (page 6)

Dans la lettre de Petit-Jean, je me suis heurtée au problème de traduire les dimensions d'un bâtiment qui étaient en 'pieds'. Avant de traduire les dimensions, j'ai fait des recherches sur le système de mesures en Angleterre au XIX siècle. Les mesures étaient en 'imperial units' donc j'ai utilisé la même unité de mesure un 'foot'. Mais quand j'ai regardé l'équivalent aujourd'hui d'un 'foot' anglais j'ai trouvé que c'est l'équivalent de 0,3048 mètre et pour un 'pied' français, à la même époque, l'équivalent est de 0,3248 mètre. Pour ma traduction, j'ai utilisé l'adaptation afin de mettre les dimensions en pieds anglais, ensuite j'ai ajouté une note de bas page avec les dimensions équivalentes en mètres.

8. Les problèmes stylistiques

Un problème que j'ai eu dans ma traduction était des phrases trop longues en français qui étaient difficiles à comprendre en anglais. Donc, j'ai souvent coupé les phrases en deux phrases en anglais.

²³ Jones, Michele, *The Beginning Translators Workbook or the ABC of French to English Translation*, University press of America, Maryland, 1997, p.122

Exemple 12

(Petit-Jean) ‘Que de nouveaux frères se hâtent de venir nous rejoindre, que les vents les portent sur leurs ailes, qu’ils viennent nous aider à défricher une terre jusques-là si sauvage, si stérile, plus tard leur joie sera commune avec ceux qui sèment et qui moissonnent, qu’ils viennent nous soutenir dans les combats du Seigneurs, qu’ils se hâtent, il est glorieux d’arborer le premier sur les terres de l’infidélité le signe du Seigneur, l’étendard de la croix, et s’ils n’ont d’autre succès, soldats généreux, ils auront au moins la gloire de faire sentinelle dans les postes avancés de l’église romaine pour déconcerter l’infernal Satan qui fait le tour de monde cherchant à dévorer les âmes.’ (page 94)

(Traduction) ‘Let some new brothers hasten to come and join us, that the winds carry them on their wings, that they come to aid us to clear a land that up until present is so savage, so barren, later their joy will be shared with those who have sown and those who have reaped, let them come to support us in the battle of the Lord, let them make haste. It is glorious to carry the sign of the Lord, the banner of the cross in the land of the unfaithful, and if they, noble soldiers, have no other triumphs, they will have at least the glory of standing guard in the advanced posts of the Roman Church to thwart the infernal Satan who prowls the world in search of souls to devour.’ (page 11)

J’ai mis un peu de temps à comprendre ce passage et quand je l’ai traduit en anglais je l’ai divisé en deux phrases.

9. Niveaux de langue

‘Dans toute la mesure du possible, le traducteur doit garder la tonalité du texte qu’il traduit. Pour ce faire, il doit dégager les éléments qui constituent cette tonalité par rapport à tout un ensemble de caractères stylistiques que nous appelons les niveaux de langue.’²⁴ Un texte peut être écrit dans une langue officielle, littéraire, familière et peut refléter l’auteur car il dévoile la classe sociale, la profession, l’éducation ou la région d’origine de l’auteur.²⁵ ‘Essayer de trouver une coloration équivalente dans la langue d’arrivée pose souvent des problèmes au traducteur.’²⁶ L’un des problèmes est le de niveau d’anglais, quel niveau d’anglais utiliser ? Plus moderne ou plus proche de l’original ? Selon Nida l’erreur la plus grande est de reproduire des niveaux de langue formelle ou informelle par un niveau technique dans la langue récepteur. Le changement de niveau est une conséquence inévitable quand le traducteur n’a pas compris l’intention du message de l’auteur.²⁷ J’ai donc lu la lettre de Petit-Jean plusieurs fois afin de mieux la comprendre et de trouver la tonalité de la lettre. Je trouve que la lettre est formelle car elle est écrite à son supérieur. Dès le début de la lettre on sait que l’auteur est catholique avec des phrases comme ‘Je confie cette lettre à Marie’ et ‘Mon très révérend père’. La lettre est remplie de références bibliques, et de renseignements sur la vie d’un missionnaire mariste en Nouvelle-Zélande. Je voulais rester le plus proche de l’original dans ma traduction. J’ai essayé de faire

²⁴ Vinay, J.P et Darbelnet, J, *Stylistique Comparée du Français et de l’Anglais méthode de traduction*, Didier, Paris, 1958, p.33

²⁵ Grellet, Françoise, *Initiation à la version anglaise: the word against the word*, Hachette, Paris, 2005, p.199

Hervey, Sandor et Higgins, Ian, *Thinking French Translation: a Course in Translation Method: French to English*, Routledge, London, 2002, p.162

²⁶ Grellet, Françoise, *Initiation à la version anglaise: the word against the word*, Hachette, Paris, 2005, p.199

²⁷ Nida, E.A, Science of Translation, *Language*, Vol. 45, No. 3 (Sept., 1969), p.493 accessed <http://www.jstor.org/stable/411434> le 19/10/2009

une traduction dans un anglais pas trop moderne et qui reflète l'époque de la lettre et Petit-Jean.

10. L'intertextualité

'Aucune texte n'existe pas en isolement complète d'autre textes.'²⁸ Hervey et Higgins expliquent que souvent dans un texte on trouve des références à d'autres textes comme la bible ou à un auteur connu, les références peuvent être des citations, des allusions, ou bien évoquer directement un autre texte.²⁹

Dans la lettre de Petit-Jean on trouve beaucoup de références à la Bible. On regardera d'abord les citations directes de la Bible en latin, et puis les références bibliques.

Exemple 13

(Petit-Jean) 'On ne sauroit non plus exprimer le plaisir que les enfans de Marie ont de se dire les uns aux autres, dans cette terre éloignée, *ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.*' (page 90)

(Traduction) 'Everywhere he finds brothers and sisters. One cannot understand what joy it is for the children of Mary to say to each other, in this distant land, *ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.*'³⁰ (page 7)

²⁸'No text exists in total isolation from other texts'

Hervey, Sandor et Higgins, Ian, *Thinking Translation: a Course in Translation Method : French to English*, Routledge, London, 1992 p.46

²⁹ Hervey, Sandor et Higgins, Ian, *Thinking Translation: a Course in Translation Method : French to English*, Routledge, London, 1992 p.47

³⁰ Psalms 132:1 [Psalms 133:1] Behold, how good and pleasant it is for brethren to dwell together in unity.

Nida explique que la langue est le trait le plus distinctif d'une culture³¹ et qu'une culture produit et donne à des idées précises une signification culturelle importante.³² Chaque fois que Petit-Jean cite un verset biblique c'est en latin. Le fait que Petit-Jean utilise le latin pour les versets bibliques est une référence culturelle à l'époque, sa culture, son éducation et sa profession. C'était un prêtre catholique et à l'époque de la lettre, les prêtres catholiques étudiaient et enseignaient la Bible en latin peut être plus qu'aujourd'hui. Citer la Bible en latin distingue Petit-Jean des ministres protestants qui étudiaient et enseignaient plutôt la Bible dans leur langue maternelle. Dans ma traduction, j'ai gardé les versets en latin et puis j'ai mis les références bibliques avec le verset en anglais en note de bas page.

Exemple 14

(Petit-Jean) 'Ils auront au moins la gloire de faire sentinelle dans les postes avancés de l'église romaine pour déconcerter l'inferral Satan qui fait le tour de monde cherchant à dévorer les âmes. Au reste, il faudrait que nous puissions dire ave l'apôtre : que personne ne me soit importun, je porte les stigmates de Jésus Christ. Eh bien, nos stigmates à nous, c'est tour ce que nous endurons, la faim, la soif, les ingrattitudes, les rebuts.' (page 94)

(Traduction) 'They will have at least the glory of standing guard in the advanced posts of the Roman Church to thwart the infernal Satan who prowls the world in search of souls to devour. As for the rest we have to be able to say with the apostle: that no one should trouble me as I carry the stigmata of Jesus Christ. Of

³¹ Nida, E.A, *Contexts in Translating*, John Benjamins, Amsterdam, 2001, p.33

³² 'A culture creates and endows certain entities with important cultural significance.'
Nida, E.A, *Contexts in Translating*, John Benjamins, Amsterdam, 2001, p.34

course, our own stigmata, are everything that we endure; hunger, thirst, ingratitude, rejections' (page 11)

Dans chacune de ces trois phrases Petit-Jean fait référence à un verset biblique (1 Pierre 5 :8, Galates 6 :17, 2 Corinthiens 6 :4-5) et l'applique aux missionnaires en Nouvelle-Zélande. Petit-Jean utilise souvent dans sa lettre des allusions bibliques afin d'expliquer des événements autour de lui d'une certaine manière facilement compréhensible par son audience. Dans ma traduction, j'ai ajouté une note de bas de page à la fin de chaque phrase avec la référence biblique et le verset en anglais afin que les allusions bibliques soient compréhensibles pour une audience peu familière avec la Bible.

11. Les références culturelles

Grellet explique que 'toute traduction pose des problèmes de référence culturelles'.³³ 'Quant aux allusions culturelles (par exemple, références à un personnage de roman, à une citation connue) qui sont la plupart du temps comprises immédiatement dans la langue de départ, c'est au traducteur de juger si elles peuvent ou non être comprises de la même façon dans la langue d'arrivée.'³⁴ Quand on a le problème d'une allusion culturelle, Grellet montre qu'on a trois choix ; on peut garder l'allusion telle quelle, on peut la garder avec une note explicative ou on peut mettre dans le texte lui-même une explication.³⁵ Dans la lettre de Petit-Jean paragraphe 11, celui-ci fait référence à une fable de Jean de la Fontaine, la fable du loup et de la cigogne.

³³ Grellet, Françoise, *Initiation à la version anglaise: the word against the word*, Hachette, Paris, 2005, p.195

³⁴ Grellet, Françoise, *Initiation à la version anglaise: the word against the word*, Hachette, Paris, 2005, p.196

³⁵ Grellet, Françoise, *Initiation à la version anglaise : the word against the word*, Hachette, Paris, 2005, p.196

Exemple 15

(Petit-Jean) ‘Qu’il me soit permis de citer ici par forme de distraction et d’amusement la fable du loup et de la cigogne. Qu’on fasse une attention particulière à la cigogne qui arrache avec soin et succès l’os demeuré dans la gueule du loup et puis à la réponse du loup à la cigogne qui demandoit son salaire.’ (page 95)

(Traduction) ‘Allow me to quote by way of distraction and amusement the fable of the wolf and the stork. That one pays particular attention to the stork who successfully and carefully extracts the bone that was embedded in the wolf’s mouth and then the wolf’s response to the stork when he demanded payment.’ (page 5)

Cette allusion aurait été comprise immédiatement par Colin et d’autres lecteurs francophones, mais pour un anglophone aujourd’hui elle est plus difficile à comprendre. Surtout parce que Petit-Jean ne donne pas la morale de la fable parce que pour lui c’est quelque chose de très connu. Quand j’ai traduit ce paragraphe je l’ai traduit littéralement sans réfléchir à cette référence culturelle. Je ne comprenais pas pourquoi Petit-Jean parlait de cette fable. Après, un peu de recherches sur internet, j’ai trouvé qu’en anglais cette fable n’est pas très connue avec seulement quelques sites qui parlent de la fable. J’ai appris que c’était une fable de Jean de la Fontaine et que ‘la réponse du loup à la cigogne qui demandoit son salaire’ était que la cigogne devrait être contente de garder sa vie. Une fois que j’ai en compris la morale de l’histoire, j’ai compris pourquoi Petit-Jean parlait de cette fable. A la fin du paragraphe, juste avant que Petit-Jean ne parle des missionnaires maristes en Nouvelle-Zélande et du fait que les Māoris ne sont pas

complètement dépouillés de toute leur barbarie, il finit en disant ‘soyons alors contents de retirer notre vie sauve du milieu d’eux’. Dans la traduction de cette fable, j’ai décidé d’ajouter une note de bas page qui mentionne l’auteur de la fable et qui explique la morale de l’histoire.

Exemple 16 : Lettre écrit en māori

Une autre référence culturelle est la lettre écrit en māori comprise dans la lettre de Petit-Jean. Elle montre l’intérêt de Petit-Jean pour la culture et la mentalité māories. Ajouter une lettre en māori reflète l’époque de la lettre de Petit-Jean, un document écrit par un indigène du pays où Petit Jean travaille. Petit-Jean explique que la lettre est écrite à la prière d’un Français qui voulait envoyer par curiosité à ses parents ou amis en France une lettre écrite par un Māori. Petit-Jean fait la même chose quand il transcrit la lettre en māori pour Colin. Peut être n’est ce pas seulement par curiosité mais aussi parce que Petit-Jean veut montrer à Colin les progrès des Māoris depuis leurs contacts avec les Européennes mais surtout depuis le début de la mission catholique. Il veut montrer à Coin le style épistolaire d’un Māori. Dans l’original, Petit-Jean met la lettre en māori avec une traduction mot à mot et puis il traduit la lettre en français dans le paragraphe suivant. J’ai traduit la traduction de Petit-Jean en anglais. Parce que je ne comprends pas le māori j’ai demandé à Natana Takurua de département de Māori à l’Université de Waikato de traduire la lettre de māori en anglais moderne. Voici l’original et les trois traductions.

Exemple 16

[29] Ki nga pakeha pai katoa no te komititanga tenei o nga motu katoa hoki. Na tenei ano te korero o nga mitinare. E mea ana ratou kia matou he aha koutou he atua koia to koutou. Na tenei korero he korero wakabe kia matou koia he pono te korero teka o nga mitinare watiia no te hahi katorikaf inamata. Na tenei ano ratou kia wakaputara mai te atua ki tenai ao. Ka nui te korero wakama o te mitinare watiia no te rahau. N he korero he kia matou ki nga tangata maori o te hahi a ka mea atu matou e te W. tou korero he korero tamaiti koia catorika romana. Na hoane papita Okotopi 1841. (page 108)

(Petit-Jean) [31] A tous les bons étrangers au sujet du comité, cette lettre s'adresse à eux, à tous les étrangers des grandes pays de la terre et aussi de toutes les îles. Voici le langage des missionnaires (anglicans). Ils nous disent qu'êtes vous, vous autres, est-il bien vrai que vous ayez un Dieu. Ce sont pour nous des paroles des scandale. Certainement, en vérité, ils sont faux les parlers des missionnaires séparés autrefois de l'église catholique. Car voici que Dieu apparaisse dans ce monde, disent-ils. Beaucoup de paroles honteuses de la part des missionnaires rompus du tronc. Pour nous, nous disons: W., ton parler est un parler d'enfant, oui, c'est pour nous un parler trompeur, pour nous, pour les Maori de l'église catholique romaine. De Jean Baptiste octobre 1841. (page 109)

(Ma traduction)

[31] To all of the good foreigners on the subject of the conference this letter is addressed to them, to all the foreigners from the great countries of earth and also all of the islands. Here is the language of the missionaries (Anglican). They say to us that are you, you others, is it really true that you have a God. These are for us scandalous words. Certainly, in reality, these are false speeches from these missionaries once separated from the Catholic Church.

For this is how God should appear in the world, they say. So many shameful words on the part of these Missionaries separated from the main trunk.

For us, we say: W., your speech is a speech of a child, yes, this is for us a deceitful speech, for us, for the Maori of the Roman Catholic Church.

From Jean Baptiste

October 1841

(page 26)

(Traduction de Natana Takurua)

*This correspondence is to all good Europeans at every junction of the land, all major areas and inclusive of all respective islands.*³⁶

This is the missionaries' correspondence. They say to us "You have a God".

*Through this letter we wonder whether this is the truth according to the Catholic Church of old. They also say God came to our world through them.*²

*There is a lot of embarrassment*³ *in the missionaries' communication.*

Williams told us they are lying to the Māori Roman Catholics.

From Jean Baptiste

October 1841

(page 25)

³⁶ Translator believes this is a reference to New Zealand.

² The missionaries.

³ No reference is given to whom the embarrassment is suffered by.

Quand on regarde la traduction de Petit-Jean et celle de Natana Takurua on voit que Petit-Jean ajoute plus de renseignements dans sa traduction. Par exemple quand il parle des missionnaires, Petit-Jean ajoute chaque fois quelques mots pour expliquer que ce sont les missionnaires protestants. ‘Missionnaires (anglicans)’ ‘Des missionnaires séparées autrefois de l’église catholique’ ‘missionnaires rompus du tronc’ mais dans la traduction de Takurua, il n’est pas si clair que l’auteur parle des missionnaires protestants.

En plus d’ajouter le fait que les missionnaires sont protestant, c’est plus clair dans la traduction de Petit-Jean que le Māori sait que l’église protestant n’est pas ‘la vraie église’, Petit-Jean dit dans sa traduction ‘Ce sont pour nous des paroles des scandale. Certainement, en vérité, ils sont faux les parlers des missionnaires séparés autrefois de l’église catholique’ en comparaison de la traduction de Takurua ‘Through this letter we wonder whether this is the truth according to the Catholic Church of old’. Ou bien quand dans sa traduction Petit-Jean dit : ‘Beaucoup de paroles honteuses de la part des missionnaires rompus du tronc’, il est clair dans la traduction de Petit-Jean que ‘les paroles honteuses’ sont celles des missionnaires anglicans, mais selon Takurua il n’y a pas de référence dans l’original pour dire qui a prononcé des paroles honteuses. Mais quelles sont les raisons pour ces différences de traduction ? C’est à cause de différences d’époque, d’audience et de culture.

En 1841 la Nouvelle-Zélande est une nouvelle colonie anglaise où les missionnaires catholiques sont en minorité. Il y a un conflit entre les missionnaires protestants et catholiques et chaque côté essaye de montrer aux Māoris que leur religion est la vraie foi. Petit-Jean traduit la lettre de ce Māori pour une audience française catholique, pour son supérieur Colin et pour les membres de *La Propagation de la Foi*, les deux sociétés qui s’occupent des

missions en Nouvelle-Zélande. Donc dans sa traduction il va être très clair de montrer que pour cet homme Māori, l'église protestante n'est pas la vraie église et que le qu'il reconnaît l'erreur des paroles des Protestants.

Conclusion

Pour arriver à une traduction plus proche de la lettre de Petit-Jean j'ai eu plusieurs problèmes, j'ai trouvé que pour chaque problème il y a un procédé de traduction qui peut aider le traducteur à arriver à sa traduction. L'une des mes premières questions avant de commencer la traduction était qui est l'audience et puis les problèmes qu'une audience différente peut poser, par exemple comment traduit les phrases en latin que l'audience de Petit-Jean comprend déjà ? Je les ai empruntés du latin parce qu'en fait ces phrases étaient plus qu'une phrase mais une référence culturelle et religieux. Puis le problème de niveau de langue ? Comment traduire un texte du XIX^{ème} siècle pour une audience du XXI^{ème} siècle ? Quel niveau d'anglais ? Moderne ou plus proche de l'original ? J'ai pris le temps de bien comprendre la tonalité de la lettre de Petit-Jean avant de choisir le niveau d'anglais, finalement j'ai choisi un anglais pas trop moderne et qui reflète l'époque de la lettre et Petit-Jean. J'ai utilisé deux des procédés de traduction directe l'emprunt et la traduction directe et puis quand il n'a pas été possible d'utiliser la traduction directe, j'ai utilisé les procédés de traduction oblique comme la transposition, la modulation, l'équivalence et l'adaptation.

III. Etude Historique

Cette dissertation considèrera le conflit de relations entre les missionnaires catholiques maristes et les missionnaires protestants en Nouvelle-Zélande entre 1838 et les années 1850. Elle examinera des débats qui ont eu lieu entre les maristes et protestants.

Le dix-septième siècle vit l'exploration de la pacifique. Après, une autre 'époque commence : celle de l'évangélisation de ces milliers d'îles par des missionnaires venus de la lointaine Europe, protestants sous l'église de l'Angleterre et Catholiques à l'initiative de Rome.'¹ Au dix-huitième et au début du dix-neuvième siècle l'Europe commença à coloniser de nouveaux pays. Les missions protestantes et catholiques se développèrent rapidement pendant le dix-neuvième siècle ; 'en aucun autre siècle, les églises chrétiennes n'ont envoyé autant de missionnaires, dans toutes les parties du monde.'²

Pendant que les missionnaires protestants agrandissaient leurs missions partout dans le monde, l'Eglise catholique était en crise, et le pacifique sud ne faisait pas

¹ Izoulet, Jacques, *Ouvéa : Histoire d'une mission catholique dans le Pacifique sud au XIXe Siècle*, L'Harmattan, Paris, 2005

² Morel Gérard (ed), *Jean-Remi Bessieux et le Gabon, la fondation de l'Eglise Catholique à travers sa correspondance, Tome 1, 1803-1849*, Kathala, Paris 2007, p.71

partie des projets de Rome. En septembre 1829 Peter Dillon écrivit dans un mémoire adressé au Préfet de l'île Bourbon que 'jamais moment n'a été plus favorable, et en même temps plus pressant, soit pour former des établissements Catholiques dans l'Océan Pacifique, soit pour y fonder des colonies.'³ En novembre 1829 une mission dans le Pacifique était prévue par Rome avec Père de Solages et Peter Dillon mais à cause de quelques problèmes la mission n'était jamais réalisée.⁴ Six ans passèrent après ce projet avant que Rome ne considère une autre mission dans le Pacifique.

Le 29 avril 1836 Rome reconnut la Société de Marie comme une société missionnaire catholique et lui confia les missions en Océanie.⁵ La Société de Marie fut fondée le 23 juillet 1816 à Lyon, France, après une révélation de Jean-Claude Courveille, de créer une nouvelle société consacrée à Marie. Le but de la société était 'd'annoncer à tous les hommes le salut apporté par Jésus-Christ, sous la protection et le regard de sa Mère.'⁶ Mais un après l'autre les membres fondateurs furent dispersés dans des diocèses différents et en conséquence abandonnèrent le projet de la Société de Marie, même Jean-Claude Courveille.⁷ D'autres comme Jean-Claude Colin le continuèrent. On peut même dire que c'est Colin qui devint le véritable fondateur de la société. C'était lui qui s'occupait d'écrire les premières constitutions et de les faire approuver par les autorités ecclésiastiques. Le 24 septembre 1836 Colin devint le supérieur-général de la

³ Mémoire adressé à M. Le Préfet de l'île Bourbon par le Capitaine Dillon, Paris 7 septembre 1829, Archives d'œuvres pontificales missionnaires, Lyon, Document I 10 0001

⁴ Simmons, E.R., *Pompallier : Prince of Bishops*, Catholic Publications Centre, Auckland, 1984, p.18

⁵ Izoulet, Jacques, *Ouvéa : Histoire d'une mission catholique dans le Pacifique sud au XIXe Siècle*, L'Harmattan, Paris, 2005, p.88

⁶ Izoulet, Jacques, *Ouvéa : Histoire d'une mission catholique dans le Pacifique sud au XIXe Siècle*, L'Harmattan, Paris, 2005, p.87

⁷ Izoulet, Jacques, *Ouvéa : Histoire d'une mission catholique dans le Pacifique sud au XIXe Siècle*, L'Harmattan, Paris, 2005, p.87

Société de Marie.⁸ Le 13 mai 1836, Jean-Baptiste-François Pompallier, un proche de Colin, obtint le poste de vicaire apostolique pour l'Océanie occidentale.⁹ Le 24 décembre 1836 Pompallier avec 4 pères et 3 frères quittèrent Le Havre pour le Pacifique.¹⁰ Pendant le voyage un prêtre décéda, deux autres pères et deux frères furent déposés sur les îles Wallis et Futuna.¹¹ Pompallier décida que la Nouvelle-Zélande était le meilleur endroit pour le siège de son vicariat. Finalement après plus d'une année de voyage, Pompallier, le père Catherin Servant et le frère Michel Colombon arrivèrent à Hokianga en Nouvelle-Zélande le 10 janvier 1838.¹² Ils furent invités chez Thomas Poynton qui leur offrit sa maison pendant qu'ils construisirent une maison pour la mission.¹³ Le 13 janvier 1838 ils célébrèrent la première messe en Nouvelle-Zélande.¹⁴ En juin 1839 d'autres maristes arrivèrent de France ; les pères Claude-André Baty, Maxime Petit, Jean-Baptiste Epalle et les frères Elie Régis, Augustin et Florentin. Pompallier les rencontra à Kororareka dans la Baie des îles, où il décida d'acheter une propriété parce que c'était plus accessible pour les bateaux et donc un meilleur endroit pour le siège de la mission.¹⁵ En décembre 1839 encore d'autres missionnaires

⁸ Izoulet, Jacques, *Ouvéa : Histoire d'une mission catholique dans le Pacifique sud au XIXe Siècle*, L'Harmattan, Paris, 2005, p.87

⁹ Izoulet, Jacques, *Ouvéa : Histoire d'une mission catholique dans le Pacifique sud au XIXe Siècle*, L'Harmattan, Paris, 2005, p.88

¹⁰ Wiltgen, Ralph, *The Founding of the Roman Catholic Church in Oceania: 1825 to 1850*, Australian National University Press, Canberra, 1979, p.134

¹¹ King, Michael, *God's Farthest Outpost: A History of Catholics in New Zealand*. Penguin Books, Auckland, 1997, p.44

¹² Document 26, Lettre de Catherin Servant à Etienne Buffard, 22 mai 1838 [3] Girard, Charles, *Lettres reçues d'Océanie par l'administration générale des pères maristes pendant le généralat de Jean-Claude Colin*, Rome, Pères Maristes 2009. Toute citation ultérieure de lettre mariste, sauf mention contraire, renvoie à l'édition de Girard.

¹³ Simmons, E.R., *A Brief History of the Catholic Church in New Zealand*, Catholic Publications Centre, Auckland, 1978, p.11

¹⁴ Wright, Harrison, *New Zealand, 1769-1840: Early Years of Western Contact*, Harvard University Press, Massachusetts, 1959, p.48

¹⁵ King, Michael, *God's Farthest Outpost: A History of Catholics in New Zealand*. Penguin Books, Auckland, 1997, p.52

arrivèrent : les pères Philippe Viard, Jean-Baptiste Petit-Jean, Jean-Baptiste Comte, et Joseph Chevron et le frère Attale.¹⁶

Les missionnaires protestants étaient arrivés en Nouvelle-Zélande 24 ans avant l'arrivée des missionnaires maristes.¹⁷ Le Church Missionary Society (C.M.S), une société anglicane, établit une station à la Baie des Iles en 1814.¹⁸ Puis en 1822 une autre mission protestante fut établie sur la côte ouest de l'île de nord par la Wesleyan-Methodist Missionary Society.¹⁹ Au début les deux missions protestantes s'entendirent bien, au point où Samuel Leigh vécut seize mois à la mission C.M.S à Paihia pour apprendre le maori avant d'établir sa mission wesleyenne à Whangaroa en 1823.²⁰ Ils travaillèrent dans des régions différentes au début; les wesleyens dans l'ouest et les CMS dans l'est. Mais un conflit entre les deux missions commença quand ils décidèrent de travailler dans le Waikato et se trouvèrent dans le même endroit.²¹ Les anglicans n'étaient pas d'accord avec la façon des méthodistes de baptiser les gens sans instruction.²² Wright suggère que ce conflit entre les méthodistes et anglicans aurait pu être plus grand si les missionnaires catholiques n'étaient pas venus en Nouvelle-Zélande.²³ En 1838 quand les missionnaires maristes sont arrivés, les protestants n'étaient pas ravis

¹⁶ King, Michael, *God's Farthest Outpost: A History of Catholics in New Zealand*. Penguin Books, Auckland, 1997, p.55

¹⁷ King, Michael, *God's Farthest Outpost: A History of Catholics in New Zealand*. Penguin Books, Auckland, 1997, p.50

¹⁸ Wright, Harrison, *New Zealand, 1769-1840: Early Years of Western Contact*, Harvard University Press, Massachusetts, 1959, p.38

¹⁹ Wright, Harrison, *New Zealand, 1769-1840: Early Years of Western Contact*, Harvard University Press, Massachusetts, 1959, p.46

²⁰ Morrell, W.P., *The Anglican Church in New Zealand*, John McIndoe, Dunedin, 1973, p.16

²¹ Wright, Harrison, *New Zealand, 1769-1840: Early Years of Western Contact*, Harvard University Press, Massachusetts, 1959, p.48

²² Wright, Harrison, *New Zealand, 1769-1840 :Early Years of Western Contact*, Harvard University Press, Massachusetts, 1959, p.49

²³ Wright, Harrison, *New Zealand, 1769-1840: Early Years of Western Contact*, Harvard University Press, Massachusetts, 1959, p.49

d'avoir de la compétition et les deux sectes protestantes se réunirent pour combattre les missionnaires catholiques français.²⁴

Dès le début de la mission Catholique en Nouvelle-Zélande les missionnaires protestants montrèrent que les maristes n'étaient pas bienvenues dans le pays; dix jours après l'arrivée des maristes un groupe de Maori arriva à la maison de Thomas Poynton avec le but de renvoyer les missionnaires de la Nouvelle-Zélande.²⁵ Dans une lettre à Colin, Servant décrivit la scène ; 'à 6 heures du matin une vingtaine d'insulaires débarquent et viennent s'asseoir devant la résidence épiscopale. Ils se présentent avec un air furieux et menaçant.'²⁶ Le groupe de Maori fut provoqué par un missionnaire wesleyen, Nathaniel Turner. Les protestants ne voulaient pas de maristes en Nouvelle-Zélande non seulement parce qu'ils étaient catholiques mais aussi parce qu'ils étaient français. Depuis des années il y avait du conflit entre la France et l'Angleterre. En puis en 1838 la Nouvelle-Zélande était dans un état ambigu,²⁷ les Anglais ne l'avaient pas encore colonisée. Les protestants anglais et d'autres colonisateurs anglais croyaient que Pompallier et ses missionnaires étaient là pour préparer la colonisation française de Nouvelle-Zélande. James Stack soupçonna Pompallier d'être 'a wily political agent for the French.'²⁸ Les missionnaires anglais avaient peur que les maristes n'exercent une influence sur les Maori et ne les mettent en faveur de la France.²⁹

²⁴ O'Meeghan, Michael, 'The French Marist Maori Mission' in Dunmore, John (ed), *The French and The Maori*, Heritage Press, Waikanae, 1992, p.42

²⁵ King, Michael, *God's Farthest Outpost: A History of Catholics in New Zealand*. Penguin Books, Auckland, 1997, p.48

²⁶ Document 31, Lettre de Catherin Servant à Jean-Claude Colin 16 septembre 1838 [5]

²⁷ Simmons, E.R., *A Brief History of the Catholic Church in New Zealand*, Catholic Publications Centre, Auckland, 1978, p.14

²⁸ Thompson, Jane, 'Some of the reasons for the failure of the Roman Catholic Mission to the Maoris, 1838-1860' in *New Zealand Journal of History* Vol 3, No.2, October 1969, p.167

²⁹ Thompson, Jane, 'Some of the reasons for the failure of the Roman Catholic Mission to the Maoris, 1838-1860' in *New Zealand Journal of History* Vol 3, No.2, October 1969, p.167

Puis le 6 février 1840 Hobson signé le traité de Waitangi entre le Maori et l'Angleterre, la Nouvelle-Zélande devint une colonie anglaise.³⁰ Le traité de Waitangi était une victoire pour les missionnaires protestants 'The arrival of British settlers and officials, and the influence of the British Governor, strengthened and consolidated the position of the British church'.³¹ Les protestants n'avaient plus de raisons de craindre les maristes. Mais ce conflit entre les missionnaires protestants et catholiques continua, cette fois à cause des différences de doctrine.

Le catholicisme est défini comme 'Religion chrétienne dans laquelle le pape exerce l'autorité en matière de dogme et de morale'.³² L'Eglise catholique fait remonter son histoire jusqu'au Jésus Christ et l'apôtre Pierre à qui Jésus Christ avait confié la mission de construire son Eglise. Jésus Christ est la tête invisible d'Eglise catholique et le pape est la tête visible.³³

Le protestantisme est une 'croyance spirituelle et religieuse qui a donné naissance à la Réforme, et par la suite a désigné l'ensemble des Eglises et sectes qui se réfèrent à cette doctrine'.³⁴ La Réforme était un mouvement en Europe pour réformer la théologie de l'Eglise Catholique pendant le seizième siècle. Les chefs de la Réforme voulaient éliminer les cérémonies et traditions de l'Eglise catholique, cherchant une 'community of believers rather than the hierarchy of officials'.³⁵ Les principes fondamentaux du protestantisme peuvent se réduire à trois : 'il ne peut y avoir d'autre autorité que celle de la Parole de Dieu contenue

³⁰ Sherrin, R.A.A., *Early History of New Zealand From the Earliest Times to 1840*, Brett, Auckland, 1890, p.491

³¹ Thompson, Jane, 'Some of the reasons for the failure of the Roman Catholic Mission to the Maoris, 1838-1860' in *New Zealand Journal of History* Vol 3, No.2, October 1969, p.167

³² Rey, Alain (ed), *Dictionnaire Culturel en langue Française*, Dictionnaires le Robert, Paris, 2005

³³ 'Roman Catholicism' in *Encyclopaedia Britannica*, Encyclopaedia Britannica online academic edition 2009 accessed 18 October 2009 from

<http://search.eb.com.ezproxy.waikato.ac.nz/eb/article-9109699>

³⁴ Quillet, Aristide(ed), *Dictionnaire Encyclopédique Quillet*, Librairie Aristide Quillet, Paris, 1977

³⁵ Kuiper, B.K, *The Church in History*, CSI Publications, Michigan, 1951, p.167

dans l'écriture et relevée par l'Esprit Saint ; il ne peut y avoir d'autre Eglise qu'une église devant sans cesse être réformée ; ni d'autre attitude que la liberté de conscience.³⁶

Même des centaines des années après la Réforme en Nouvelle-Zélande au début de dix-neuvième siècle les missionnaires protestantes et catholiques se comportaient comme si la réforme était récente. Les avis des missionnaires protestants étaient que les catholiques avaient 'distorted the simple Gospel message with imposed dogma and Latin ritual, so they personified the enemies of God described in the book of Revelation.'³⁷ Pour les maristes le protestantisme était 'simply a heresy to be refuted.'³⁸ Dans les documents imprimés par les maristes en 1842 on trouve cette idée que la réformation était très récente ; Pompallier explique '[the] Roman Catholic church is the great and ancient church, and that [the] church of the Protestants is the small new one.'³⁹ Selon les missionnaires catholiques Luther, Calvin et Henry VIII avaient tous abandonné 'the religion of the mother church, and were separated from her; they abolished from their own observance some of the laws of God, and from their belief some of the truths of faith; they corrupted the word of God, and refused to be obedient to the mother church and to penance.'⁴⁰

Cette animosité entre protestants et catholiques était l'une des causes des débats ou conférences publiques. Pompallier demanda à ses prêtres d'éviter les

³⁶ Quillet, Aristide (ed), *Dictionnaire Encyclopédique Quillet*, Librairie Aristide Quillet, Paris, 1977

³⁷ O'Meehan, Michael, 'The French Marist Maori Mission' in Dunmore, John (ed), *The French and The Maori*, Heritage Press, Waikanae, 1992, p.41

³⁸ Simmons, E.R., *A Brief History of the Catholic Church in New Zealand*, Catholic Publications Centre, Auckland, 1978, p.12

³⁹ Pompallier, *Instructions on the Luminous Doctrine of the Catholic Church, the Pillar and Foundation of Truth*, Australasian Chronicle Office, c.1842, p.10

⁴⁰ Pompallier, *Instructions on the Luminous Doctrine of the Catholic Church, the Pillar and Foundation of Truth*, Australasian Chronicle, c.1842, Office p.10

confrontations avec les missionnaires protestants⁴¹, mais ils ignoraient souvent ce conseil. Ces débats étaient l'occasion pour les missionnaires de chaque côté de montrer que leur religion était supérieure devant un public Maori. Dans les lettres et journaux des missionnaires anglais et français on apprend que les débats étaient un mélange de conférences prévues et très officielles les comme celle des 26 et 27 octobre 1841 et d'autres qui résultaient de rencontres imprévues de missionnaires en voyage.

D'abord on regardera le débat entre les protestants et les maristes à Kororareka des 26 et 27 octobre 1841. Cette conférence était la plus importante des débats religieux de l'époque parce qu'elle était très formelle et structurée où chaque partie devait présenter sa question, réponse ou réfutation à l'écrit et puis la partie adverse devait signer le même papier ; Petit-Jean explique que la fonction du comité était 'd'écrire et de signer ses assertions si la partie adverse le demandait'. Le président, Robert Appleyard Fitzgerald,⁴² magistrat, était impartial. D'un côté était la partie de missionnaires protestants avec Henry Williams, William Colenso et le ministre de Kororareka ; de l'autre les maristes dont Jean-Baptiste Petit-Jean, et Servant.

Dans sa lettre à Colin, Petit-Jean décrit la conférence ; elle était prévue d'avance puisque les maristes d'Hokianga eurent le temps de venir y assister. La date et le lieu pour la conférence furent choisis avec les protestants. Présents au débat étaient entre 200 et 300 'tant blanc que maori'. La conférence se déroula en maori parce que Henry Williams eut dit que la conférence était dans les intérêts des

⁴¹ Pompallier, Jean-Baptiste, *Instructions pour les travaux de la mission*, 29 janvier 1841, Auckland Catholic Diocesan Archives, POM 14-3

⁴² Carleton, Hugh, *The life of Henry Williams Archdeacon of Waimate Vol II*, Wilson & Horton, Auckland, 1877, p.32

Maori donc elle devrait avoir lieu en maori.⁴³ Les deux sujets discutés étaient la question de l’Eglise et celle des images : le deuxième commandement.

Petit-Jean nous donna une image de la conférence, mais c’est une image en faveur des maristes et contre les protestants. Il dit que le but des protestants était de montrer aux Maori que les maristes étaient ‘des idolâtres’ et ils ‘avoient bien eu soin de récapituler toutes leurs vieilles calomnies.’⁴⁴ Les protestants commencèrent par la question d’images quand selon Petit-Jean il eût été mieux pour les Maori de commencer par la question de l’Eglise. Il décrivit le discours des protestants et montra que leur idéologie était pleine de ridicule.

Les maristes parlèrent de la conférence dans plusieurs lettres mais les protestants dans leurs journaux et lettres n’en parlèrent pas beaucoup. La femme d’Henry Williams écrivit le 26 octobre 1841 ‘Public discussion with the priests at Kororareka, in the native language; Mr Fitzgerald in the chair.’⁴⁵ Williams parla du débat dans une lettre à son beau-frère E.G. Marsh, seulement parce que Marsh en avait demandé des renseignements. Dans sa lettre nous trouvons une autre version de la conférence ; ici le but des maristes était de montrer aux Maori que les missionnaires protestants étaient des adultères et que l’Eglise protestante n’était pas la vraie Eglise. Selon Williams les maristes étaient la raison pour la conférence; ‘The Priests had been very diligent in giving the natives every piece of information upon the subject, according to their view, of ours being a corrupt and fallen church ; full of adultery, in consequence of its ministers being

⁴³ Document 118, Lettre de Petit Jean à Colin 11 décembre 1841 [15]

⁴⁴ Document 118, Lettre de Petit Jean à Colin 11 décembre 1841 [34]

⁴⁵ Carleton, Hugh, *The life of Henry Williams Archdeacon of Waimate Vol II*, Wilson & Horton, Auckland, 1877, p.32

married.⁴⁶ Il explique que trois prêtres français étaient venus lui demander de discuter en public ces sujets.

Quand on examine les descriptions de la conférence on voit que chacune penche très fort en faveur de son côté chaque côté dit que c'était l'autre qui commença la conférence. Williams dit dans sa lettre que 'Our chairman had much trouble to keep these people, i.e, the Priests in order.'⁴⁷ Et Petit-Jean dit que Williams fut rappelé à l'ordre par le président. Selon Williams les Protestants gagnèrent la conférence. 'They tried to lead us into the wilderness, but could not; we therefore chastened them with their own weapon.'⁴⁸ Il explique que depuis la conférence il avait eu deux autres débats avec des maristes et que les maristes étaient 'now very quiet.'⁴⁹ Petit-Jean croyait que les maristes avaient gagné la conférence ; dans sa lettre à Colin, il disait que 'Je crois pouvoir assurer que le succès de cette conférence pour la religion a été complet.' Mais plus tard dans une lettre à Claude Girard, Petit-Jean, moins modeste, est sans doute qu'il avait gagné la conférence.

Je suis un adversaire assez redouté [au] dire des Maori. Jugez comme mon amour propre est flatté [qu]and j'entends quelque fois les Maori me désigner comme un de ceux qui ont fait tomber m(onsieur) William, c'est-à-dire qui l'ont vaincu dans des conférences.⁵⁰

La conférence comme nous verrons plus loin était plus importante pour les maristes que pour les protestants. Petit-Jean montra l'importance des papiers avec des questions et réponses pour lui.

Je garde soigneusement la question et la réponse susdites signées par m(onsieur) W., assisté par tous ses collègues au nombre de 6 ou 7, et nommément par le ministre de Kororareka, la même signature et légalisée par le magistrat. Je les garde, on pourra

⁴⁶ Carleton, Hugh, *The life of Henry Williams Archdeacon of Waimate Vol II*, Wilson & Horton, Auckland, 1877, p.32

⁴⁷ Carleton, Hugh, *The life of Henry Williams Archdeacon of Waimate Vol II*, Wilson & Horton, Auckland, 1877, p.32

⁴⁸ Carleton, Hugh, *The life of Henry Williams Archdeacon of Waimate Vol II*, Wilson & Horton, Auckland, 1877, p.32

⁴⁹ Carleton, Hugh, *The life of Henry Williams Archdeacon of Waimate Vol II*, Wilson & Horton, Auckland, 1877, p.32

⁵⁰ Document 244, Lettre de Jean-Baptiste Petit-Jean à Claude Girard, 15 mai 1843 [8]

voir et consulter quand on voudra ; je les garde comme un monument des perverses doctrines du protestantisme et conséquences inévitable du principe une fois adopté que c'est un mal d'honorer J(ésus) C(hrist) et les saints par le moyen des représentations.⁵¹

Sept mois après la conférence dans une lettre à Claude Girard, Petit-Jean avait toujours ce papier avec la question et réponse des missionnaires protestants ; 'Je conserve dans mon portefeuille comme un monument de honte et de faiblesse une décision solennelle donnée par les missionnaires protestants dans une conférence que nous eûmes avec eux[...] Elle est signée par m(onsieu)r William et la signature est légalisée par le magistrat.'⁵² Petit-Jean expliqua le sens de la question et réponse : 'Il est permis ou plutôt c'est indifférent de représenter par la sculpture ou la peinture les personnes et les choses profanes ; quant aux choses sacrées, c'est un crime d'en faire des représentations.'⁵³

Dans ces deux lettres Petit-Jean fait référence au fait que la question et réponse était 'légalisée' par le magistrat ; c'est ce fait qui différencie la conférence des 26 et 27 octobre des autres débats. Le fait que la question et réponse fut signée par Williams et puis légalisée, pour les maristes était très important parce que les protestants ne pouvaient pas dire plus tard qu'ils ne l'avaient pas dit. Petit-Jean pouvait utiliser ce papier plus tard pour montrer aux Maori les erreurs des protestants.

O'Meehan suggéra que les Maori suivaient avec intérêt les débats et les conférences publiques mais 'for all of the emotion expended by the speakers, there was probably little more gain for the Maori than entertainment value.'⁵⁴ Dans le cas de la conférence des 26 et 27 octobre c'est peut-être vrai, surtout quand le missionnaire protestant décida de faire 'un coup de théâtre' quand il se jeta à

⁵¹ Document 118, Lettre de Petit Jean à Colin, 11 décembre 1841 [27]

⁵² Document 160, Lettre de Jean-Baptiste Petit-Jean à Claude Girard, 18 mai 1842 [6]

⁵³ Document 160, Lettre de Jean-Baptiste Petit-Jean à Claude Girard, 18 mai 1842 [6]

⁵⁴ O'Meehan, Michael, 'The French Marist Maori Mission' in Dunmore, John (ed), *The French and The Maori*, Heritage Press, Waikanae, 1992, p.42

genoux devant quelque croix et médailles liées en faisceau pour les adorer comme les catholiques. Petit-Jean dit que les protestants voulaient montrer à l'assemblée que les catholiques adoraient les images, que c'était 'une véritable scène d'histrion' avec les missionnaires qui s'inclinaient devant des tableaux pour montrer que ce que faisaient les catholiques était contre la parole de Dieu. Pour Petit-Jean l'avantage de la conférence était que les Maori pouvaient voir eux-mêmes que ce que les catholiques disaient était la vérité, surtout parce que pendant toute la conférence les prêtres maristes étaient prêts à répondre par écrit à chacune des questions des protestants. Mais les protestants parlaient sans cesse mais refusaient toujours de mettre sur papier ce qu'ils disaient. Petit-Jean expliqua à Colin dans sa lettre

'Ce qui a fait le plus d'impression sur les Maori ce sont ces refus constants de signature de la part des prétendus missionnaires aux questions qui leur étoient adressées et à leur propre doctrine.'⁵⁵

Le père Garin le confirma en 1843 ; il dit que quand il parla avec un groupe de Maori qui avait été présents à la conférence, on lui dit que Williams parla beaucoup mais qu'il refusait toujours de mettre son nom au sous ce qu'il venait de dire. L'avis des Maori était 'Si son parler avait été droit, il n'aurait pas craint de mettre son nom au bas.'⁵⁶

D'autres débats étaient moins formels et souvent n'étaient pas organisés longtemps en avance, comme par exemple les deux débats entre William Colenso et Claude-André Baty le 24 décembre 1841 et le 3 janvier 1842. Ici les deux missionnaires se rencontrèrent pendant leurs voyages pour visiter des tribus. Colenso voyageait entre Te Reinga et Waikaremoana quand il arriva à Whataroa le 24 décembre 1841. Le journal de Colenso montra qu'il n'était pas content de

⁵⁵ Document 118, Lettre de Petit Jean à Colin, 11 décembre 1841[28]

⁵⁶ Document 255, Lettre d'Antoine Garin à Jean-Baptiste Epalle, 12 mai 1841[3]

voir que Claude-André Baty était arrivé quelques heures avant lui, ni d'apprendre qu'il avait prévu de visiter les mêmes villages que lui. Colenso décrit un débat entre lui et Baty

A discussion took place on the peculiar doctrines of the Roman Church, wh. Lasted 3 hrs. And wh. I trust under ye D. blessing may be of some use. He seemed to be much better acq[ua]inted with Scripture than his br. at the Bay; but made the most miserable use of it, perverting it every possible way to suit his purposes.⁵⁷

Baty parle aussi de ce débat dans une lettre à Denis Maîtreperre le 18 janvier 1843.

Le 24, il arriva un missionnaire protestant de la Baie de îles qui attaqua furieusement d'abord les naturels catholiques et moi ensuite, en débitant les mensonges les plus grossiers, mail il fut puni et, loin d'obtenir son but, il indisposa fortement contre lui.⁵⁸

Quelque jours après, le 3 janvier 1843 Colenso arriva dans le même endroit que Baty. Baty décrit leur discussion

Le 3 janv(ier) 1842, ce même missionnaire anglican que j'avais vu à Waikare et qui suivait la même direction que moi, arriva avec une quinzaine de naturels ; il venait attaquer les catholiques, mais il fut plus que jamais baffoué par tous les catholiques. Il s'en retourna tout rouge et fumant de rage, nous menaçant de la colère de Dieu. Pendant la discussion, il avait placé sa bible à terre pour être notre juge, mais son livre resta muet sans même être irrité des mensonges révoltans qu'il proférait.⁵⁹

Colenso dans son journal décrit une autre image du débat :

After some time the priest came out of the chief's house... he gave me such a scowl – withg.[?] glance as if he had s[ai]d 'hast thou found me, O my Enemy?' ... I again addressed the natives; endeavouring to set before them in the plainest manner the more prominent doctrines of the gospel of Xt. The priest rose to reply and commented in a very wary manner obs[er]vin[g] that he spoke for his disciples to which I briefly replied by throw[in]g down the gauntlet, defying him to prove those docts. Fm. The W. of S., and asserting that such Doct. were at variance with His Holy written word. A warm discussion ensued – his arguments tho' cunningly devised for the N.Zrs were not proof agt. The S. of the Sp. And I think I was enabled to upset them all to the perception of the Natives generally. Poor man he did not scruple about sticking to truth at all times...⁶⁰

⁵⁷ Taylor, Nancy M (ed), *Early Travellers in New Zealand*, Oxford University Press, London, 1959, p.56

⁵⁸ Document 232, Lettre de Claude-André Baty à Denis Maîtreperre, 18 janvier 1843 [22]

⁵⁹ Document 232, Lettre de Claude-André Baty à Denis Maîtreperre, 18 janvier 1843 [28]

⁶⁰ Taylor, Nancy M (ed), *Early Travellers in New Zealand*, Oxford University Press, London, 1959, p. 56 et 57

Dans les lettres et journaux des missionnaires protestants et maristes on trouve d'autres débats ou discussions publiques comme celle entre William Williams et Jean Lampila le 22 novembre 1849. Dans son journal le 9 novembre 1849 Williams écrivit que quand il arriva à Wairoa il trouva une 'letter from home stating that the Popish priest is there waiting my return in order that he may shew the people that he is right and that I am wrong.'⁶¹ Williams envoya une lettre aux Maori à Turanga qui leur demanda de garder le prêtre là jusqu'à ce qu'il arrive pour le débat. Williams montra qu'il était très sûr de gagner le débat ; il dit qu'il avait eu une autre discussion avec un prêtre mariste et qu'elle s'était bien passé avec 'the happiest results.'⁶² Même si Lampila demanda le débat Williams pensait que Lampila n'avait pas le choix, que c'était les chefs Whata et Kahutia qui le voulaient pour pouvoir décider eux-mêmes laquelle était la vraie église, 'the priest under such circumstances could not decline the proposal without acknowledging that his cause is weak.'⁶³ Le 21 novembre Williams alla voir Lampila et il fut décidé d'avoir le débat le lendemain. Le même jour Williams envoya ses messagers 'inland to collect natives who are looking with much interest to the event'. Le 22 novembre près de la maison de Williams eut lieu le débat. La plupart d'intérêt dans le débat n'était pas à cause de sujet mais du fait que Lampila avant le débat dit aux Maori que la façon de savoir qui avait la vraie foi c'était pour lui et M. Williams d'entrer dans un feu et que Dieu sauverait celui qui avait la vraie foi. Selon Williams il est clair que Lampila n'arrivait pas à convaincre les Maori que l'Eglise catholique était la vraie Eglise. 'After the lapse

⁶¹ Porter, Frances (ed) *The Turanga Journals 1840 – 1850: Letters and Journals of William and Jane Williams Missionaries to Poverty Bay*, Price Milburn for Victoria University Press, Wellington, 1974, p.543

⁶² Porter, Frances (ed), *The Turanga Journals 1840 – 1850: Letters and Journals of William and Jane Williams Missionaries to Poverty Bay*, Price Milburn for Victoria University Press, Wellington, 1974, p.543

⁶³ Porter, Frances (ed), *The Turanga Journals 1840 – 1850: Letters and Journals of William and Jane Williams Missionaries to Poverty Bay*, Price Milburn for Victoria University Press, Wellington, 1974, p.543

of nearly ten hours the patience of the natives was exhausted and the assembly was broken up in much confusion, the natives being abundantly satisfied that the priest had no ground to stand upon.’⁶⁴ Dans son autobiographie Lampila donna une version très différente du débat. Selon Lampila c’était Williams qui avait suggéré l’épreuve de feu avant le débat dans une lettre mais au moment du débat Williams disait que c’était seulement une plaisanterie.⁶⁵ Lampila explique qu’il a demandé le débat parce que Williams avait appris aux Maori que l’Eglise catholique avait tué les prophètes et les apôtres. Dans sa version il est clair que Lampila pensa qu’il était vainqueur du débat :

I return now to my Rev. antagonist who suffered a very sad moral death for he really ‘died’ from the wounds that he had made himself by his lying stories and his shameful defeat.⁶⁶

Il y a plusieurs autres exemples de débats entre missionnaires maristes et protestants. Chacun a un résultat semblable où l’auteur du récit penche très fort vers le représentant de sa religion. Mais pourquoi ont-ils commencé? Dans la lettre de Petit- Jean on apprit que la conférence des 26 et 27 octobre 1841 était à cause d’ ‘Un livre protestant jeté par un ministre de Kororareka à un chef catholique et reporté au même ministre de la part du même chef qui n’en vouloit pas.’⁶⁷ Ce livre était probablement l’une des deux brochures anticatholiques de William Colenso qu’il écrivit et imprima en 1840. Les brochures s’appelaient ‘He Pukapuka Waki’ et ‘Ko te tuarua o nga Pukapuka waki’ et les deux exposait les

⁶⁴ Porter, Frances(ed), *The Turanga Journals 1840 – 1850: Letters and Journals of William and Jane Williams Missionaries to Poverty Bay*, Price Milburn for Victoria University Press, Wellington, 1974, p.546

⁶⁵ Lampila, J, ‘Beginning of Lampila Autobiography translated’ by M. Mulcahy, Marist Archives Wellington, p.10

⁶⁶ Lampila, J, ‘Beginning of Lampila Autobiography’ translated by M. Mulcahy, Marist Archives Wellington, p.11

⁶⁷ Document 118, Lettre de Petit-Jean à Colin, 11 décembre 1841 [15]

erreurs de L'Eglise catholique.⁶⁸ Dès le début de la mission mariste les protestants attaquaient les maristes par des rumeurs, des calomnies et puis par livres imprimé et distribué aux Maori. Dans le *Mémoire sur les Missions de l'Océanie* on voit que dans les journaux protestants ils disaient que 'l'évêque catholique et ses compagnons étaient des échappés de galères.'⁶⁹ William Woon, missionnaire wesleyen, avait prévu d'imprimer et distribuer un pamphlet appelé 'Antichrist : A conversation between a teacher and his pupil.'⁷⁰ Nathaniel Turner pensait que l'Eglise Catholique était le 'Great Whore of Babylon.'⁷¹

Pourquoi y eut-il des débats ? Premièrement à cause des 'calomnies et rumeurs'; les maristes parlaient très souvent des calomnies contre eux et l'Eglise catholique de la part des missionnaires protestants. Dans le deuxième paragraphe de sa lettre à Colin, Petit-Jean demanda 'Comment aussi mettre une digue aux torrents de calomnie que se versent contre l'église catholique, notre mère.'⁷² Et puis plus tard dans la même lettre il dit que pendant la conférence les protestants 'avoient bien en soin de récapituler toutes leurs vieilles calomnies'⁷³ que les protestants disaient que l'Eglise catholique était 'une église cruelle qui avoit eu la coutume d'employer mille supplices, mille vexations contre les morts et les vivants, qu'elle avoit égorgé les peuples, qu'elle les avoit saigné avec un couteau, qu'elle avoit brûlé et scié.'⁷⁴

⁶⁸ Document 118, Lettre de Petit Jean à Colin 11 décembre 1841, note de bas de page 12

⁶⁹ *Mémoire sur les Missions de L'Océanie et sur les améliorations qu'on pourrait y réaliser*, G.A Bertinelli, Rome, 1849, p.4

⁷⁰ Wright, Harrison, *New Zealand, 1769-1840: Early Years of Western Contact*, Harvard University Press, Massachusetts, 1959, p.51

⁷¹ King, Michael, *God's Farthest Outpost: A History of Catholics in New Zealand*. Penguin Books, Auckland, 1997, p.48

⁷² Document 118, Lettre de Petit-Jean à Colin 11 décembre 1841 [2]

⁷³ Document 118, Lettre de Petit-Jean à Colin 11 décembre 1841 [34]

⁷⁴ Document 118, Lettre de Petit-Jean à Colin, 11 décembre 1841 [34]

Souvent les calomnies étaient les avis protestants qui n'étaient pas d'accord avec la doctrine de l'Eglise catholique ; ils expliquaient aux Maori ce qu'ils croyaient être les erreurs de L'Eglise catholique. Les protestants ne voulaient pas que les Maori devinssent catholique, Richard Davis, CMS missionnaire, dit 'We are doing what we can to store the minds of the native Christians with scriptural knowledge, in order that they may be prepared to meet the wily foe with the two-edged sword of the spirit.'⁷⁵ Les protestants avaient aussi un désir sincère que le Maori connaisse la vraie foi. L'une des raisons pour les calomnies était que les protestants n'étaient pas contents que les catholiques profitaient de tout leur travail. Wright explique que;

The Protestants felt that the Bishop had eased himself into an area which had been prepared by twenty years of Protestant labour: he was able to approach a group of heathen who were already half-civilized and certainly no longer dangerous.⁷⁶

Pour les premiers missionnaires de la C.M.S la vie était dure et souvent très dangereuse en Nouvelle-Zélande ; ils pensaient au début qu'une fois que le Maori eut appris 'la bonne nouvelle' il changerait tout de suite sa façon de vivre et deviendrait rapidement 'civilisé'. Mais ce ne fut pas le cas. Les missionnaires de Church Missionary Society mirent cinq ans à établir leur mission sur la côte de la Nouvelle-Zélande et quinze ans pour la première conversion. Ce résultat est peut être à cause de l'avis de Marsden que le Maori devait être civilisé avant d'être converti au protestantisme.⁷⁷ Vers la fin des années 1820 la mission vit un changement dans la disposition des Maori envers le christianisme. En 1835 ils avaient appris à lire dans leurs écoles 800 Maori ; 400 encore étaient en train

⁷⁵ Coleman, John (ed), *A Memoire of the Rev. Richard Davis, for thirty years a missionary in New Zealand*, James Nisbet, London, 1865, p.270

⁷⁶ Wright, Harrison, *New Zealand, 1769-1840: Early Years of Western Contact*, Harvard University Press, Massachusetts, 1959, p.51

⁷⁷ Wright, Harrison, *New Zealand, 1769-1840: Early Years of Western Contact*, Harvard University Press, Massachusetts, 1959, p.40

d'apprendre.⁷⁸ Dans un rapport publié à Rome en 1849 sur les missions de l'Océanie on voit dès la première page le fait que les protestants étaient plus avancés dans leurs missions que les maristes.

Le moment nous paraît arrivé de prendre en sérieuse considération les besoins immenses de ces intéressantes missions. Déjà le protestantisme menace de les envahir, et l'on sait avec quelle fureur les propagateurs du mensonge se répandent parmi les insulaires. Déjà, dans les îles, ils ont élevé des écoles à l'erreur et à l'impiété ; ils ont sur les lieux même établi des imprimeries pour lancer plus rapidement le venin de leurs doctrines ; ils affectent les sentiments d'une charité feinte, ils déclarent enfin une guerre d'embûches, de violences, de calomnies à l'Eglise catholique et à ses ministres qu'ils poursuivent d'injures et d'insinuations perfides, n'oubliant rien pour arracher les nouveaux fidèles à la foi naissante, pour empêcher les autres d'ouvrir leur cœur à la vérité. L'hérésie ne néglige rien pour s'établir dans ces contrées ; elle a ses navires, son or et son argent, en un mot, tous les moyens de séduction.⁷⁹

Quand les Maristes arrivèrent en Nouvelle-Zélande les Maori étaient déjà habitués aux façons européennes ; beaucoup savaient lire, et étaient déjà exposés à la religion chrétienne. Les maristes arrivèrent au moment où tout le travail de protestants commença vraiment à porter fruit. En plus Pompallier établit ses deux premières missions dans les endroits où les protestants avaient beaucoup travaillé ; en 1838 à Hokianga, une région qu'était wesleyenne, et puis en 1839 à Kororaraka où les missionnaires de la C.M.S avaient déjà eu beaucoup de contact avec les Maori parce que leur mission était à Paihia.⁸⁰

Les protestants avaient l'avantage d'être bien installés déjà et puis le plus important était qu'ils avaient plus de fonds pour leurs missions que les maristes. Les maristes n'eurent jamais assez d'argent pour bien avancer leur mission en Nouvelle-Zélande, à cause d'une des idées fondamentales de la société de Marie, la pauvreté. 'La pauvreté religieuse oblige à n'user d'aucun bien temporel d'une

⁷⁸ Wright, Harrison, *New Zealand, 1769-1840: Early Years of Western Contact*, Harvard University Press, Massachusetts, 1959, p.44

⁷⁹ *Mémoire sur les Missions de L'Océanie et sur les améliorations qu'on pourrait y réaliser*, G.A Bertinelli, Rome, 1849, p.3

⁸⁰ Fancourt, H.C., *The Advance of the Missionaries, being the expansion of the C.M.S. Mission South of the Bay of Islands, 1833-1840*, A.H & A.W Reed, Wellington, 1939, p.16

manière indépendante.⁸¹ Le problème était que souvent les maristes vécurent des périodes d'extrême pauvreté. Un voyageur décrit le père Pezant en décembre 1842:

I never remember seeing a more miserable figure – Travel worn unshaven & unwashed he wore the tricorned hat of his order, his long coat & a kind of black petticoat [was] tucked up with the Skirts under the waistband and a pair of old Wellington boots were drawn over his trousers. From his neck hung a large crucifix and on his back was a kind of sack containing in all probability all he possessed in the world.⁸²

La pauvreté de la Mission mariste n'était pas seulement à cause d'un manque de fonds mais aussi de la mauvaise gestion par Pompallier, qui avait une grande vision pour la mission en Océanie mais dont les projets excédaient toujours le budget prévu et l'allocation de fonds par la propagation de la foi.⁸³ Selon lui il ne recevait jamais assez d'argent pour les besoins de la mission. Chaque année Pompallier empruntait beaucoup d'argent contre les allocations prévues pour l'année suivante. Mais en 1842 les finances de la mission étaient en crise ; pendant que Pompallier rendait visite aux missions dans les îles, les banques arrêtaient de prêter de l'argent aux maristes⁸⁴, et demandèrent que les maristes les remboursent. En juin 1842 le père Forest écrivit un rapport sur la mission en Nouvelle-Zélande dans lequel il critiqua l'administration de Pompallier. Il décrit une mission en désordre et sans argent. Son conseil pour le comité en France était d'avoir un bon administrateur 'qui soit indépendant de l'évêque, qui ait entre mains l'argent destiné aux prêtres.'⁸⁵ A cause du manque de fonds et de la mauvaise gestion par Pompallier, les maristes n'avaient jamais les fonds de faire avancer leur mission, comme les protestants pouvaient faire. La correspondance

⁸¹ Letouzey et Ané (ed), *La société de Marie – Congrégation des Pères maristes*, Librairie Letouzey et Ané, Paris, 1923, p.100

⁸² Taylor, Nancy M, (ed), *Journal of Ensign Best, 1837-1843*, R.E Owen Government printer, Wellington, 1966, p.382

⁸³ King, Michael, *God's Farthest Outpost: A History of Catholics in New Zealand*, Penguin Books, Auckland, 1997, p.49

Simmons, E.R., *A Brief History of the Catholic Church in New Zealand*, Catholic Publications Centre, Auckland, 1978, p.23

⁸⁴ King, Michael, *God's Farthest Outpost: A History of Catholics in New Zealand*, Penguin Books, Auckland, 1997, p.57

⁸⁵ Document 174, Lettre de Jean Forest à Jean-Claude Colin, 2 juin 1842 [10]

entre les missionnaires maristes en Nouvelle-Zélande et la société en France est souvent sur le sujet d'un manque d'argent. Dans une lettre à Colin, Forest écrit que :

Ces jours derniers encore le père Pezant m'écrivait qu'il ne peut rien gagner dans son mission, qu'il n'a aucun succès et il attribue cette stérilité au défaut de moyens humains propres à opérer le bien que l'on pourroit espérer... que sous tous les rapports nous sommes très inférieurs aux protestants, que ces mêmes ministres protestants se moquent de nous, publiant dans les journaux que l'évêque catholique et ses prêtres ont une manière curieuse de se faire des prosélytes par le moyen des blouses et des couvertures. Il ajoute que nous ferions bien mieux de quitter ces pays et de porter ailleurs le flambeau de la foi, qu'il n'y a rien à gagner ici.⁸⁶

Ces demandes d'argent furent transmises au comité à Paris par Colin, et puis notées dans chaque compte rendu de la mission tous les ans. Le manque de fonds est noté comme le plus grande obstacle pour gagner les Maori au catholicisme, surtout parce que, dans les mots de Petit-Jean les 'Nouveaux Zélandais' étaient 'désireux des biens de ce monde. Ils ont été habilement façonnés aux habitudes des Européens... [Ils sont] persuadés que tous les biens sont dans les mains des Européens.'⁸⁷ Dans un rapport sur la mission en Océanie, Colin écrit que :

Les nouveaux zélandais sont naturellement peu généreux et singulièrement attachés à ce qu'ils profitent. Du reste ils sont fort pauvres. Pour les gagner il faut nécessairement que le missionnaire se montre généreux et bien faisant. Les méthodistes n'oublient pas ce moyen d'attirer à eux ces pauvres insulaires.⁸⁸

Dans une autre lettre Colin montra les difficultés des maristes en Nouvelle-Zélande à cause du fait qu'ils n'avaient pas d'argent :

Le père Baty, si long-temps attendre à la Baie-des-Iles, pour reviser les petits ouvrages que nous voulons faire imprimer et que les naturels nous demandent sans-cesse, ne peut venir parcequ'il n'a pas de quoi payer son passage. Les autres pères nous écrivent qu'ils n'ont plus de quoi vivre.⁸⁹

Comment pouvaient-ils évangéliser les Maori quand ils n'avaient pas de quoi vivre? Les protestants par contre avaient de grandes fermes et beaucoup d'aide

⁸⁶ Document 254, Lettre de Jean Forest à Jean-Claude Colin, 12 mai 1843 [7]

⁸⁷ Document 118, Lettre de Petit Jean à Colin 11 décembre 1841 [5]

⁸⁸ Colin, Jean-Claude, 'Coup d'œil sur l'état et les besoins de la mission de l'Océanie', Lyon, le 28 mars 1841, Archives d'œuvres pontificales missionnaires, Lyon, Document I-10 0008

⁸⁹ Lettre de Colin, le 7 avril 1843, Lyon, Archives d'œuvres pontificales missionnaires, Lyon, Document I 3645

d'Angleterre. Dans une lettre à Francis Murphy le 5 juillet 1841 Pompallier proposait une réflexion sur le début de la mission mariste en Nouvelle Zélande et disait que les protestants

had all natural means of success at their command, they had a knowledge of the language of the country they had printing presses which enabled to print all kinds of religious books, they had temporalities in abundance. Before our arrival no one exercised the catholic ministry to contradict their efforts.⁹⁰

Donc on voit que les maristes étaient désavantagés dans le concours de gagner le Maori surtout au début de leur mission parce que les maristes n'avaient pas d'imprimerie. La Church Missionary Society en avait une depuis 1834 quand William Colenso arriva en Nouvelle-Zélande.⁹¹ L'imprimerie leur permit de publier plusieurs livres de prières, de nouveaux testaments en Maori, et puis après l'arrivée des maristes, des brochures anticatholiques. Les Maristes ne pouvaient pas imprimer leur livres jusqu'en octobre 1842⁹² quand l'imprimerie était prête. En décembre 1841 Petit-Jean écrivit à Colin 'Rien ne nous presse tant que l'imprimerie. Les naturels nous tourmentent pour avoir des livres, nous nous consumons pour en transcrire et encore comment contenter leur avidité ?'⁹³ Une imprimerie était l'un des instruments les plus importants pour la mission selon Colenso qui dit dans son journal que 'the press has been an Inst[rument] of very good in this land, even allowing that knowledge only has through it been diffused...I believe...that the press has been more effective (under God) as an Inst[rument] of good among this people during the last 5 yrs. Than the whole

⁹⁰ Lettre de Pompallier à Francis Murphy Vicar general of New South Wales, 5 Juillet 1841, écrit en anglais de la baie des îles Nouvelle-Zélande, Archives d'œuvres pontificales missionnaires, Lyon, Document H00872

⁹¹ Bagnall, A et Petersen, G., *William Colenso: printer, missionary, botanist, explorer, politician, his life and journeys*, A.H & A.W Reed, Wellington, 1984, p.39

⁹² New Zealand Historic Trust, accessed 28 October 2009 from http://www.historic.org.nz/Pompallier/pompallier_history.html

⁹³ Document 118, Lettre de Petit-Jean à Colin, 11 décembre 1841 [2]

body of miss[ionaries] put together.’⁹⁴ Pour Woon l’imprimerie était un arme offensive contre les maristes ; ‘The press...will be a mighty engine in exposing the errors of their system.’⁹⁵ Les débats, surtout ceux entre 1838 et 1842, furent un moyen pour les maristes de transmettre les bases de leur religion et l’occasion de réfuter les calomnies des protestants devant un grand public.

Conclusion

Entre 1838 et 1850 il y eut plusieurs débats religieux entre les missionnaires maristes et protestants de la C.M.S. La conférence des 26 et 27 octobre 1841 décrite par Petit-Jean était la plus importante des débats religieux de l’époque parce qu’elle était très formelle et structurée avec le magistrat comme président. Dans chaque version de la conférence et d’autres débats par les maristes et protestants chacun penche très fort en faveur de son côté au point où il est difficile de voir qui a gagné le débat.

Les débats, surtout ceux entre 1838 et 1842, étaient plus importants pour les maristes que pour les protestants. Les protestants étaient déjà bien installés, ils avaient plusieurs missions, des fonds et une imprimerie. Ils avaient tout pour avancer leur mission et gagner les Maori au protestantisme. Ils n’avaient pas besoin de combattre les maristes dans ces débats publics. Les maristes étaient la minorité en Nouvelle-Zélande ; ils étaient désavantagés par rapport aux missionnaires protestants. Ils n’avaient pas d’imprimerie avant octobre 1842, donc ne pouvaient pas imprimer et distribuer des livres comme les protestants. En plus le manque des fonds et la mauvaise gestion de Pompallier veut dire que les

⁹⁴ Taylor, Nancy M (ed), *Early Travellers in New Zealand*, Oxford University Press, London, 1959, p.29

⁹⁵ Wright, Harrison, *New Zealand, 1769-1840: Early Years of Western Contact*, Harvard University Press, Massachusetts, 1959, p.52

maristes n'eurent jamais les ressources et les prêtres pour avancer leur mission. Les débats furent un moyen pour les maristes de transmettre les bases de leur religion et l'occasion de réfuter les calomnies des protestants devant un grand public. Finalement, puisque dans ces débats chaque côté avait la même période de temps pour exprimer son avis et ses raisons pour montrer aux Maori pourquoi sa religion était celle de la vraie Eglise, les débats furent un moyen de se présenter aux Maori sur un pied d'égalité avec les protestants, même si en réalité ce n'était pas le cas. Cette étude historique met en lumière un aspect de la lettre de Petit-Jean, une lettre avec des renseignements importants sur la Nouvelle-Zélande du XIX^{ème} siècle, des avis différents et moins connus que ceux des missionnaires protestants anglais. Des recherches et traductions ultérieures des *Lettres reçues d'Océanie* sont importantes parce que ces lettres donnent un aperçu de la vie en Nouvelle-Zélande en tant que nouvelle colonie anglaise d'un point de vue différent des colons et missionnaires anglais.

Bibliographie

Traductologie

Catford, J.C, *On Linguistic Theory of Translation*, Oxford University Press, London, 1965.

Grellet, Françoise, *Initiation à la version anglaise: the word against the word*, Hachette, Paris, 2005.

Hervey, Sandor et Higgins, Ian, *Thinking Translation: a Course in Translation Method : French to English*, Routledge, London, 1992.

Hervey, Sandor et Higgins, Ian, *Thinking French Translation: a Course in Translation Method: French to English*, Routledge, London, 2002.

Jones, Michele, *The Beginning Translators Workbook or the ABC of French to English Translation*, University Press of America, Maryland, 1997.

Newberry, Thomas (ed), *Holy Bible: The Authorized King James Version*, Kregel Publications, Michigan, 1973.

Nida, E.A, *Contexts in Translating*, John Benjamins, Amsterdam, 2001.

Nida, E.A, 'Science of Translation', *Language*, Vol. 45, No. 3 (Sept., 1969).

Rey-Debove, Josett et Rey, Alain, *Le Nouveau Petit Robert*, Dictionnaires le Robert, Paris, 2003.

Thayer, Joseph, *Thayer's Greek-English Lexicon of the New Testament*, Zondervan publishing house, United States, 1976.

Vinay, J.P et Darbelnet, J, *Stylistique Comparée du Français et de l'Anglais : méthode de traduction*, Didier, Paris, 1958.

Internet

Thurston, H, 'Hail Mary' in *The Catholic Encyclopaedia*, Robert Appleton Company, New York, 1910, retrieved from New Advent
<http://www.newadvent.org/cathen/07110b.htm>

Histoire

Archives d'œuvres pontificales missionnaires, Lyon, France

Colin, Jean-Claude, 'Coup d'œil sur l'état et les besoins de la mission de l'Océanie', Lyon, le 28 mars 1841, Document I-10 0008.

Lettre de Colin, le 7 avril 1843, Lyon, Document I 3645.

Lettre de Pompallier à Francis Murphy Vicar general of New South Wales, 5 Juillet 1841, écrit en anglais de la baie des îles Nouvelle-Zélande, Document H00872.

Mémoire adressé à M. Le Préfet de l'île Bourbon par le Capitane Dillon, Paris 7 septembre 1829, Document I 10.

Auckland Catholic Diocesan Archives

Pompallier, Jean-Baptiste, *Instructions pour les travaux de la mission*, 29 janvier 1841, POM 14-3.

Marist Archives, Wellington

Lampila, J, 'Beginning of Lampila Autobiography,' translated by M. Mulcahy.

Livres

Bagnall, A et Petersen, G., *William Colenso: printer, missionary, botanist, explorer, politician; his life and journeys*, A.H & A.W Reed, Wellington, 1984.

Carleton, Hugh, *The life of Henry Williams Archdeacon of Waimate Vol II*, Wilson & Horton, Auckland, 1877.

Coleman, John (ed), *A Memoire of the Rev. Richard Davis, for thirty years a missionary in New Zealand*, James Nisbet, London, 1865.

Fancourt, H.C, *The Advance of the Missionaries, being the expansion of the C.M.S. Mission South of the Bay of Islands, 1833-1840*, A.H & A.W Reed, Wellington, 1939.

Girard, Charles, *Lettres reçues d'Océanie par l'administration générale des pères maristes pendant le généralat de Jean-Claude Colin*, Rome, Pères Maristes 2009.

- Goulter, Mary, *Sons of France: a Forgotten Influence on New Zealand History*, Whitcombe & Tombs, Wellington, 1957.
- Izoulet, Jacques, *Ouvéa : Histoire d'une mission catholique dans le Pacifique sud au XIXe Siècle*, L'Harmattan, Paris, 2005.
- King, Michael, *God's Farthest Outpost: A History of Catholics in New Zealand*. Penguin Books, Auckland, 1997.
- Kuiper, B.K, *The Church in History*, CSI Publications, Michigan, 1951.
- Letouzey et Ané (ed), *La société de Marie – Congrégation des Pères maristes*, Librairie Letouzey et Ané, Paris, 1923.
- Mémoire sur les Missions de L'Océanie et sur les améliorations qu'on pourrait y réaliser*, G.A Bertinelli, Rome, 1849.
- Morel Gérard (ed), *Jean-Remi Bessieux et le Gabon : la fondation de l'Eglise Catholique à travers sa correspondance, Tome 1, 1803-1849*, Kathala, Paris, 2007.
- Morrell, W.P., *The Anglican Church in New Zealand*, John McIndoe, Dunedin, 1973.
- O'Meeghan, Michael, 'The French Marist Maori Mission' in Dunmore, John (ed), *The French and The Maori*, Heritage Press, Waikanae, 1992.
- Pompallier, *Instructions on the Luminous Doctrine of the Catholic Church, the Pillar and Foundation of Truth*, Australasian Chronicle Office, c.1842
- Porter, Frances ed, *The Turanga Journals 1840 – 1850: Letters and Journals of William and Jane Williams Missionaries to Poverty Bay*, Price Milburn for Victoria University Press, Wellington, 1974.
- Quillet, Aristide (ed), *Dictionnaire Encyclopédique Quillet*, Librairie Aristide Quillet, Paris, 1977.
- Rey, Alain (ed), *Dictionnaire Culturel en langue Française*, Dictionnaires le Robert, Paris, 2005.
- Sherrin, R.A.A., *Early History of New Zealand from the Earliest Times to 1840*, Brett, Auckland, 1890.
- Simmons, E.R., *A Brief History of the Catholic Church in New Zealand*, Catholic Publications Centre, Auckland, 1978.
- Simmons, E.R, *Pompallier: Prince of Bishops*, Catholic Publications Centre, Auckland, 1984.
- Taylor, Nancy M (ed), *Journal of Ensign Best, 1837-1843*, R.E Owen Government Printer, Wellington, 1966.

Taylor, Nancy M (ed), *Early Travellers in New Zealand*, Oxford University Press, London, 1959.

Thompson, Jane, 'Some of the reasons for the failure of the Roman Catholic Mission to the Maoris, 1838-1860' in *New Zealand Journal of History* Vol 3, No.2, October 1969.

Wiltgen, Ralph, *The Founding of the Roman Catholic Church in Oceania: 1825 to 1850*, Australian National University Press, Canberra, 1979.

Wright, Harrison, *New Zealand, 1769-1840: Early Years of Western Contact*, Harvard University Press, Massachusetts, 1959.

Internet

Fréri, Joseph, 'The Society for the Propagation of the Faith' in *The Catholic Encyclopaedia*, Robert Appleton Company, New York, 1911, retrieved from New Advent <http://www.newadvent.org/cathen/12461a.htm>

New Zealand Historic Trust, accessed 28 October 2009 from http://www.historic.org.nz/Pompallier/pompallier_history.html

'Roman Catholicism' in *Encyclopaedia Britannica*, Encyclopaedia Britannica online academic edition 2009 accessed 18 October 2009 from <http://search.eb.com.ezproxy.waikato.ac.nz/eb/article-9109699>

Annexe

La version originale du document 118

Lettre de Jean-Baptiste Petit-Jean à Jean-Claude Colin

11 décembre 1841

Girard, Charles, *Lettres reçues d'Océanie par l'administration générale des pères maristes pendant le généralat de Jean-Claude Colin*, Rome, Pères Maristes 2009

11 décembre 1841. — Lettre de Jean-Baptiste Petit-Jean à Jean-Claude Colin. *D'après l'expédition, APM Z 208.*

Deux feuilles cousues, formant seize pages écrites. Dans le registre des lettres, ED 1, portait le numéro 88.

Je confie cette lettre à Marie
conçue sans péché^a

Baie des îles, Kororareka 11 décembre^b
1841.

Au t(rès) révérend père Colin. Lyon France — du père Petit-Jean

au t(rès) rév(érend) père Colin

Mon très-révérend père,

Cette lettre est trop longue, faites la lire par tout autre personne.^c

[1] Vous serez content d'apprendre que cette année nous nous sommes réunis aussi nombreux que possible à la maison de Kororareka pour y faire les pieux exercices de la retraite. La clôture a eu lieu le jour de la Présentation de notre Dame.¹ Sans doute nos bons frères y ont participé, mais, il faut le dire, on avoit de leurs bras un besoin si pressant qu'on les a exemptés de quelques exercices pour qu'ils puissent vaquer à leurs occupations ordinaires, néanmoins dans le silence et dans un certain recueillement. [2] Nos grandes occupations du moment

a Je confie — péché *phrase rajoutée, d'une encre différente.*

b décembre *pr1* juillet; *pr2* décemb

c Cette lettre est — autre personne *phrase rajoutée, d'une encre différente.*

² Pierre-Joseph Sainte-Croix Croquet de Belligny, représentant de la Compagnie Nanto-Bordelaise, accompagna les colons à Akaroa où il fut nommé administrateur par le commandant Lavaud (cf. Buick, p. 51-52, 128, 141-142; Jore, t. 1, p. 198, t. 2, p. 96-97, 99-100).

¹ Le 21 novembre.

consistent dans une construction destinée à recevoir notre imprimerie. C'est m(onsieu)r Perret architecte qui dirige les travaux de cette maison qui sera en pisé. Rien ne nous presse tant que l'imprimerie. Les naturels nous tourmentent pour avoir des livres, nous nous consumons pour en transcrire et encore comment contenter leur avidité? Comment aussi mettre une digue aux torrents de calomnie qui se versent contre l'église catholique, notre mère. Ainsi donc, nos chers frères durant la retraite n'ont pas suspendu leurs travaux, mais d'une main ils travailloient à l'édifice matériel, et d'une autre main invisible ils posoient quelques pierres dans l'édifice spirituel de la perfection. J'ai travaillé avec eux à ce dernier ouvrage. Nous avons travaillé tous ensemble. Plaise à Dieu que je ne sois pas un petit commençant, peut être occupé sans cesse à jeter les fondemens; enfin il semble que Dieu a travaillé avec nous et que nos efforts ont été bénis. Les enfans de Marie dans la Nouvelle-Zélande ont été visités par leur bonne mère. [3] O mon rév(érend) père, le pauvre missionnaire apostolique éprouve qu'il a bien besoin de retraite pour ranimer le feu des vertus qui va toujours s'éteignant. Bien des causes contribuent à affadir le cœur du prêtre^a où doit résider ce sel dont J(ésus) C(hrist) a parlé dans son évangile quand il a dit à ses apôtres,^b *vos estis sal terræ*.² Je me souviens d'avoir lu dans les annales de la propagation de la foi une lettre du père Riccadona,³ qui étoit bien d'accord avec cette sentence de s(ain)t Jérôme que ce sont les hommes qui sanctifient les lieux et non les lieux qui sanctifient les hommes. Cet excellent missionnaire parle^c précisément dans sa

a prêtre *pr* missionnaire apostolique

b apôtres *pr* + quand il a dit

c parle *pr* da

² Mt 5.13: Vous êtes le sel de la terre.

³ Le père Paul Riccadonna (1799-1863), supérieur des Jésuites au Liban, auteur de plusieurs lettres publiées aux *Annales de la propagation de la foi*: 7 (1834-35): 209-213, 228-233, 238-241; 11 (1839): 97-117, 333-334; 12 (1840): 599-602, et encore d'autres après 1841 (cf. *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, 6: 1773). Les pensées énoncées ici sont sans doute les réflexions de Petit-Jean à partir de ces lettres plutôt que des citations.

lettre des grands souvenirs profanes et sacrés attachés à la terre de Syrie et à celle de la Palestine et ajoute que ces derniers ne sont pas capables de rendre saint un missionnaire s'il ne s'efforce de le devenir.^a Les blancs de la Nouvelle-Zélande, peut être^b plus qu'ailleurs s'occupent^c des moyens de faire fortune, et les scandales^d sont assez fréquents pour diminuer l'horreur que le vice doit exciter si l'on a pas une âme fortement trempée dans la vertu. [4] La grande maladie des esprits, c'est l'indifférence. Dernièrement un ministre de la secte dite des indépendants⁴ s'en plaignoit amèrement à nous mêmes.^e Sur 300 âmes à peu près que renferme Kororareka,⁽¹⁾ je pense qu'il y a environ 50 [p. 2] catholiques. Le reste se divise généralement en toutes les sectes d'Angleterre. Il y a au moins parmi eux^f chaque dimanche deux congrégations bien distinctes.^g Sur 50 catholiques, je pense que 20 à 25 à peu près fréquentent l'église;^h à chaque office je compte à peu près une

a et ajoute – devenir *supra lineam*

b peut être *supra lineam*

c s'occupent *pr* + principalement

d et les scandales *pr* quant aux scandales, ils

e à nous mêmes *supra lineam*

f parmi eux *supra lineam*

g distinctes *pr* marquées

h l'église *pr* les offices

⁴ C'est ainsi que sont appelés les missionnaires de la London Missionary Society et les églises fondées par eux à Samoa et ailleurs en Océanie (cf. doc. 414, § 12, n. 10; 622, § 1, n. 2). Si le ministre mentionné ci-dessus était de la L.M.S. (qui ne s'était pas établie en Nouvelle-Zélande à l'époque), il serait peut-être de passage.

⁽¹⁾ [Note de l'auteur en marge sur le travers] Kororareka prit d'abord de rapides accroissements. Mais le gouverneur, ayant fixé la capitale de la Nouvelle-Zélande à Auckland, y attire les imigrants en leur vendant des terres et leur livrant aussitôt des titres certains de propriété. Joignez à cela d'autres considérations, celle par exemple que Auckland est plus central; il en résulte que la Baie des îles, quoique reconnue pour un point important et surtout pour le plus beau port de la Nouvelle-Zélande, reste pour le moment stationnaire sans faire de [---]

dizaine de blancs qui y assistent, outre les gens de notre maison. Actuellement je vois qu'une seule personne qui fréquente les sacrements. Nous préparons une ou deux abjurations. Notre chapelle n'est qu'un petit local provisoire, long de 24 pieds et $\frac{1}{2}$ ^a sur $7\frac{1}{2}$ de large. Elle ne peut certainement pas suffire aux Maori, au moins quand à la fin de leurs travaux ils reviennent dans la ville, car pendant qu'ils sont dans leurs campagnes, on en voit que fort peu à Kororareka. Une pieuse curiosité attireroit un certain nombre de protestants anglais à notre chapelle,^b s'ils y^c trouvoit ce qu'on appelle le *comfortable*. Vous voyez donc, mon t(rès) rév(érend) père, que notre culte extérieur à^d la Nouvelle-Zélande est bien loin de celui qui frappe les regards en France où le concours des fidèles, la grandeur des églises, la majesté des cérémonies nourrissent singulièrement la piété des fidèles^e et ont un grand empire pour convertir les pécheurs. Lorsque dans le silence de la méditation je compare notre pauvreté, notre isolement, avec la pompe religieuse des pays catholiques d'Europe, mon cœur s'attendrit, je me prends à pleurer et quoi, me dirois-je, suis-je donc comme Israël, captif aux bords de l'Euphrate.⁵ Oh, non loin de moi de semblables pensées, mon bonheur et ma consolation sont au dessus de tout, si je ne vois pas de beaux temples, de riches églises, de pompeuses cérémonies, j'ai l'avantage d'être avec J(ésus) C(hrist), mais avec J(ésus) C(hrist) pauvre, sans asile, mais avec Jésus presque abandonné et n'ayant pas où reposer sa tête.⁶ Les lieux où nous offrons le s(ain)t sacrifice se changent en temples. Je suis voyageur avec Jésus. Point de pays étranger

a et $\frac{1}{2}$ *supra lineam*

b à notre chapelle *supra lineam*

c y *infra lineam*

d à *pr* de

e des fidèles *supra lineam*

⁵ Cf. Ps 136 (137).1: Là-bas, au bord des fleuves de Babylone, nous restions assis tout éplorés en pensant à Sion.

⁶ Cf. Mt 8.20 et Lc 9.58: Jésus lui dit: «Les renards ont des terriers et les oiseaux du ciel des nids; le Fils de l'homme, lui, n'a pas où poser la tête.»

pour le ministre de J(ésus) C(hrist). Partout il trouve des frères et des sœurs. On ne sauroit non plus exprimer le plaisir que les enfans de Marie ont de se dire les uns aux autres, dans cette terre éloignée,^a *ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.*⁷

[5] Pendant que les nouveaux habitans de la Nouvelle-Zélande ne sont unis ensemble pour la plupart du temps que pour des relations commerciales, les enfans de Marie le sont^b par les purs liens de la charité que les trois nœuds d'or de la pauvreté, de la chasteté et de l'obéissance rendent indissolubles. Je dirai volontiers à ceux qui se disposent à traverser les mers pour nous suivre: outre les privations et les difficultés qui abondent sur cette terre, il y [a] encore un genre d'épreuves plus pénible, c'est lorsqu'on trouve de la dureté, de l'ingratitude parmi ceux que vous évangélisez. Or dans ce pays le cas n'est pas rare. D'abord les Nouveaux-Zélandais, qui ont dans leur caractère un fond de grandeur mal entendue, sont ambitieux, extrêmement désireux des biens de ce monde. Ils ont été habilement façonnés aux habitudes des Européens; généralement^c ils suivent à la rigueur le principe de ne faire rien pour rien. Si donc vous voulez obtenir d'eux un service temporel, il faut avoir toujours à la main le paiement. La raison en est simple, c'est qu'ils sont paresseux, pauvres [p. 3] et en même temps persuadés que tous les biens sont dans les mains des Européens. Il n'y a guères d'exception pour monseigneur et les prêtres. Jusqu'à présent, les ministres de la religion catholique et surtout monseigneur ont passé à leurs yeux pour des chefs très-puissans et très-riches. Les Zélandais^d ont eu peine à comprendre qu'il en puisse être autrement.^e Pour moi,

a dans cette terre éloignée *infra lineam*

b le sont *pr* sont unis ensemble

c généralement *supra lineam*

d Les Zélandais *pr* ils

e autrement *pr* + quand il s'agit de l'autorité spirituelle

⁷ Ps 132.1: Oh! quel plaisir, quel bonheur de se trouver entre frères!

j'avouerai que souvent j'ai eu de la difficulté de trouver des rameurs pour parcourir les tribus, faute d'une récompense assez considérable. Une fois entre autres, me trouvant en course, je perdis un rameur qui s'en alla en son pays; j'en cherchois un autre pour retourner au lieu principal de ma station. Mes prières auprès d'une tribu qui se disoit pourtant catholique^a furent inutiles. Alors je me retirai dans un lieu écarté pour pleurer, mais je scûs que je n'étois alors qu'un foible commençant dans la carrière de l'apostat, je n'étois^b alors qu'un jeune conscrit à son premier combat, et maintenant que^c je suis un peu plus aguerri, je ne me déconcerte pas si facilement. [6] Qu'on ne s'arrête pas à considérer les mauvaises qualités des Nouveaux-Zélandais qui ne s'effaceront qu'à la longue, mais que plutôt on admire les prompts changemens que la grâce et le concours de la civilisation ont opérés en eux. Il y a toutefois des effets qu'on ne doit attribuer qu'à la miséricorde de Dieu, à la docilité des ces peuples. Il ne faut pas perdre de vue qu'ils étoient des cannibales il y a dix ans seulement.^d Les enfans de 14 ou 15 ans ont presque tous été régalez de chair humaine par leurs parens.^e Il n'y a pas si long-temps que la case de Rewa, grand chef de Kororareka, étoit entourée de poteaux surmontés de têtes humaines. Il me semble que certains Européens n'ont pas assez d'indulgence pour les Maori;^f ils les méprisent à cause de leur dureté, et ne s'élèvent pas assez au dessus des sentimens naturels vis-à-vis de ce peuple. [7] Les Nouveaux-Zélandais s'aiment beaucoup entre eux, et on ne doit pas s'attendre qu'ils aient pour les blancs la même affection puisque généralement les blancs les préviennent si peu par de pareils sentimens. D'ailleurs les Nouveaux-Zélandais dans leurs croyances superstitieuses nous croient d'une autre origine que la leur. Nous, au contraire, nous

a catholique *pr* catholiques

b n'étois *pr* + alors

c que *supra lineam*

d seulement *pr* + Tous

e parens *pr* + à peu d'exception près

f les Maori *supra lineam*

savons qu'ils ont le même père que nous, Adam, le même créateur qui est Dieu, le même Sauveur qui est J(ésus) C(hrist). [8] Or, malgré cette persuasion intime, sommes nous portés beaucoup à les aimer? Si nous les considérons uniquement avec les yeux de la chair, ne nous sentons-nous pas au contraire dispensés volontiers à les mépriser, à les fouler presque aux pieds? Pourquoi donc exiger de ces pauvres naturels, [p. 4] qui sortent à peine^a de l'état le plus sauvage qu'on puisse imaginer, des dispositions plus parfaites que^b celles que nous avons peut être naturellement à leur égard. Je le sais, la superbe philosophie qui crie tant à la philanthropie, quand elle est sans témoin, montre qu'elle^c fait peu de cas de la vie de ces insulaires.^d J'ai vu des blancs s'approcher des naturels assis et les toucher avec un bâton comme on remuerait un ver de terre ou encore comme on toucherait des moutons. D'autres m'ont assuré qu'au moindre mouvement d'hostilité de la part de quelques-uns, ils les égorgeraient tous sans distinction, et moi je dis en dépit de la philosophie qu'il n'appartient qu'à la religion d'épouser avec dévouement les intérêts de ces peuples, il n'appartient qu'à la religion d'apprendre quels sont les vrais droits de l'homme pour l'homme sauvage lui-même. Au reste, le Nouveau-Zélandais est fier et n'entend pas du tout le langage du mépris. Pardon, mon t(rès) r(évéré)nd) père, si l'amour que j'ai pour ce^e peuple me pousse un peu trop loin. Je demanderai à ces philosophes quels sont les beaux exemples^f que vous leur donnez pour les rendre meilleurs?^g Vous déshonorez leurs filles, vous les leur enlevez presque, et il ne leur en restera pas pour se perpétuer. C'est ainsi que bientôt ce peuple sera^h peut-être effacé de la liste des peuples et retranché de la famille des

a à peine *supra lineam*

b parfaites que *pr* parfaite encore

c montre qu'elle *supra lineam*

d insulaires *pr* + et et leurs semblables

e ce *pr* mon

f exemples *pr* + exemples

g pour les rendre meilleurs? *supra lineam*

h sera *pr* serait

nations. On verra dans l'histoire des découvertes et des établissemens européens parmi les peuples nouveaux, avant la naissance et les progrès de la philosophie moderne que les peuples conquis ont été conservés parce qu'au milieu même des atrocités^a auxquelles on s'abandonnoit, un principe religieux présidoit à la conservation de ces peuples. On a même vu les conquérans et les vaincus s'allier, se fondre ensemble au point de confondre les deux races. Au contraire, les découvertes nouvelles, les établissemens nouveaux où la vraie religion, la vraie mère des hommes n'a pas d'abord couvert de sa protection les insulaires, on a vu ces derniers périr et peut être même disparaître entièrement. Pardonnez-moi cette digression, mon t(rès) r(évérénd) père. Je me suis laissé entraîner par l'amour et la tendresse que j'ai pour mes chers Nouveaux-Zélandais. [9] Encore un petit mot. Il y a assez long-temps qu'il est venu des pasteurs pour visiter les Nouveaux-Zélandais, mais ce n'étoit pas de vrais pasteurs. C'étoit des loups cachés sous la peau de brebis. Ces pasteurs faisoient semblant de vouloir faire du bien à leurs brebis, mais de fait ils vouloient avoir leur lait, leur laine et jusqu'à leur peau. On les voit aujourd'hui, ces pasteurs qui se vantent d'être les pasteurs du Christ, splendidement parés des dépouilles de leurs brebis; et un seul missionnaire, par exemple, n'a pas honte de réclamer auprès de son gouvernement jusqu'à onze mille acres de terre acquises à vil prix avec une^b paire de ciseaux, une hache, peut-être un p e i g n e o u q u e l q u e s a u t r e s b a g a t e l l e s^c p o u r q u ' i l l e s [p . 5] conserve et qu'il puisse les transmettre en fief et en héritage à ses enfans. Voilà l'emploi des pieuses aumônes du protestantisme à ses missionnaires zélés qui tous s'engraissent de cette manière. On conçoit assez comment ces prétendus missionnaires, ces marchands de bible qui annoncent leur évangile d'une manière si sordide, s'irritent en voyant le

a atrocités *pr* + sans nombre

b une *pr* de

c ou quelques autres bagatelles *infra lineam*

désintéressement^a du ministère légitime et sont hardis à le calomnier auprès de ces peuples enfans qui croient d'abord des fables. [10] Que de nouveaux frères se hâtent de venir nous rejoindre, que les vents les portent sur leurs ailes, qu'ils viennent nous aider à défricher une terre jusques-là si sauvage, si stérile, plus tard leur joie sera commune avec ceux qui sèment^b et qui moissonnent,^c qu'ils viennent nous soutenir dans les combats du Seigneur, qu'ils se hâtent, il est glorieux d'arborer le premier sur^d les terres de l'infidélité le signe du Seigneur, l'étendard de la croix, et s'ils n'ont d'autre succès, soldats généreux,^e ils auront au moins la gloire de faire sentinelle dans les postes avancés de l'église romaine pour déconcerter l'inferral Satan qui fait le tour du monde cherchant à dévorer les âmes.⁸ Au reste, il faudroit que nous puissions dire avec l'apôtre: que personne ne me soit importun, je porte les stigmates de J(ésus) C(hrist).⁹ Eh bien, nos stigmates à nous, c'est tout ce que nous endurons, la faim, la soif, les ingrattitudes, les rebuts;^{f,10} et avec tout cela je dis que nous achetons la gloire de l'apostolat à bon marché. Je le répéterai encore, il ne faut pas s'attendre à de bons traitemens de la part de toutes les tribus qu'on visite. Il faut constamment se souvenir de la férocité toute récente des Nouveaux-Zélandais, remercier la miséricorde de Dieu pour les changemens admirables opérés dans le grand nombre de tribus, et si quelques-uns n'ont

a désintéressement *pr re*
 b sèment *pr sèment*
 c moissonnent *pr moissonnent*
 d sur *pr d*
 e soldats généreux *supra lineam*
 f rebuts *pr ref*

⁸ Cf. 1 P 5.8: Votre adversaire, le diable, comme un lion rugissant, rôde, cherchant qui dévorer.

⁹ Cf. Ga 6.17: Dès lors, que personne ne me cause de tourmens; car moi, je porte en mon corps les marques de Jésus.

¹⁰ Cf. 2 Co 6.4-5: Au contraire, nous nous recommandons nous-mêmes, en tout comme ministres de Dieu par une grande persévérance dans les détresses, les contraintes, les angoisses, les coups, les prisons, les émeutes, les fatigues, les veilles, les jeunes.

pas encore dépouillé toute leur barbarie, soyons alors contents de retirer notre vie sauve du milieu d'eux. [11] Qu'il me soit permis de citer ici par forme de distraction et d'amusement la fable du loup et de la cigogne. Qu'on fasse une attention particulière à la cigogne qui arrache avec soin et succès l'os demeuré dans la gueule du loup et puis à la réponse du loup à la cigogne qui demandoit son salaire. [12] Voici un ou deux traits où l'exercice du saint ministère m'a donné beaucoup de consolations. Dans le courant de septembre, j'allai de la Baie des îles à Wangaroa. On me fit passer par des chemins tout nouveaux sans que je susse pourquoi. Après une journée de marche, je tombai avec mon guide dans un village nommé *Upoko Rau*. Ce village, tout composé de protestants, nous reçut assez bien. Mon premier soin fut de m'informer s'il y avoit des malades. On voulut bien me conduire auprès d'une femme qui étoit très-malade. Après l'avoir disposée autant qu'il me fut possible, je crus devoir lui accorder les sacremens de l'église catholique. Mais il y avoit une autre femme bien autrement malade. A force de questions, je la découvris, et par mes instances, j'obtins que l'on m'y condui[sît]. [p. 6] Quelle ne fut pas ma surprise, ma tristesse et ma joie, tout à la fois! Cette pauvre femme étoit agonisante, mais en parfaite connoissance et pouvant encore articuler quelques mots. Prévoyant sa bonne disposition à me recevoir, je pensois avec bonheur au dedans de moi-même que je pourrois bien être dans les mains de Dieu comme un ange de salut pour conduire cette âme au ciel. Cette^a femme étoit étendue par terre à la façon des Maori. Après avoir adressé ma prière à Dieu, je me plaçois tout près du chevet de la malade. Je lui parlois de la séparation prochaine de son âme avec son corps, du jugement du grand esprit, du séjour de lumière où tous les bons étoient admis, sans aucune distinction d'étrangers ou de Maori, comme aussi de la prison ténébreuse où descendoient tous les méchants soit blancs soit Maori pour y souffrir grand nombre de tourmens et en particulier le feu. Je lui exprimai sous différentes formes les deux mystères de la s(ain)te Trinité et de l'incarnation. Elle parut saisir mon explication, d'autant qu'elle avoit reçu

a Cette *pr* + pauvre

a u p a r a v a n t ^a q u e l q u e i n s t r u c t i o n p a r l e
 moyen des livres protestants. J'insistai sur la nécessité où elle
 étoit de se repentir de ses fautes et lui présentai les différents
 motifs de contrition, en les proportionnant à son intelligence, et
 comme elle désira que je fisse quelque prière à Dieu pour la
 rémission de ses péchés, après lui avoir expliqué confusément
 certains sacremens, je me hâtai de lui administrer ceux qui lui
 étaient nécessaires. On ne doit pas s'étonner si je ne lui parlai pas
 de protestantisme ni d'église catholique. Elle ne m'eût pas com-
 pris aussitôt, le temps pressoit. Dans ce cas il n'étoit pas
 nécessaire ^b qu'elle fît une profession
 expresse de la foi catholique ou plutôt
 il ^c n'étoit pas nécessaire qu'elle fît
 une profession explicite d'appartenir à l'église catholique. Par le
 fait que son cœur étoit droit et recherchoit la vérité, elle
 appartenoit déjà à la véritable église de J(ésus) C(hrist). Du moins
 elle y tendoit, et la réception digne des sacremens de cette même
 église venant s'ajouter à cette bonne disposition, cette personne
 devenoit véritablement l'un des membres du corps mystique de
 J(ésus) C(hrist) et, comme nous nous exprimons, appartenoit à
 l'âme de l'église. C'est ainsi que les catholiques se consolent en
 pensant d'abord que tous les enfans baptisés dans le monde sont
 sauvés et que bon nombre de protestants et autres se trouvent
 dans la bonne foi, c'est-à-dire croyant dans la
 sincérité ^d d'une bonne conscience, qu'ils sont
 dans la voie droite, se sauvant pourvu que leur vie ait été bonne
 ou qu'ils aient un repentir ^e suffisante de
 leurs fautes. Nous disons que ces protestants ne sont pas unis à
 la véritable église par les liens extérieurs mais qu'ils lui sont
 attachés par les liens intérieurs et invisibles et qu'ainsi ils
 n'appartiennent pas au corps mais à l'âme de l'église. J'ai su que
 la femme dont je viens de parler étoit morte peu d'heures après

a auparavant *pr pr*

b nécessaire *pr oport*

c plutôt il *pr au moins q*

d dans la sincérité d' *pr avec*

e repentir *pr1 ve; pr2 s*

que je l'eusse^a quittée. Elle m'avois promis de prier pour moi dans la demeure du grand esprit. [13] Environ deux semaines après, j'éprouvai un semblable bonheur. Je me [p. 7] trouvois à Mongonui. J'appris qu'il y avoit un Maori en danger de mort. Je trouvai moyen de me transporter auprès de lui. Je compris qu'à cause de certains obstacles je ne pouvois bien traiter l'affaire de son salut que de nuit. Le bon Dieu me ménagea cette nuit d'une manière providentielle. Je fus donc toute une nuit à l'instruire et à le préparer. Quoiqu'il eut jusqu'alors fait profession de protestantisme, il me parut être dans les mêmes dispositions que cette femme dont j'ai parlé plus haut, et je ne balançai pas à lui accorder les sacremens de l'église, ce que j'eusse pourtant différé si j'avois pu prolonger mon séjour en cet endroit. J'ai su ensuite qu'il étoit mort. Quoiqu'on doive avoir généralement à cœur^b le salut de toutes les âmes, il y en a certains qui semblent intéresser davantage et dont la conversion a d'ailleurs une influence marquée pour le salut de plusieurs autres. Telle étoit la personne dont je viens de parler. C'étoit un^c homme nommé en maori Tupaia et par les blancs m(onsieu)r Bely. Jeune encore, il avoit été reçu dans l'école des protestants à Pahia,¹¹ et comme on lui reconnut certaines dispositions, un commandant de la marine anglaise le prit à son bord. Il fut transporté à Londres où il fit son éducation (éducation bien bornée puisque ce même homme m'a avoué qu'il ne savoit pas lire quoiqu'il parlât au reste très-bien l'anglais). Il prit ensuite certains grades dans la marine anglaise, fit quelques voyages. Quand il tomba malade, il se trouvoit le troisième à bord d'un baleinier. On le déposa à terre à Mongonui, et là il eut

a l'eusse *pr* l'eus

b à cœur *supra lineam*

c un *pr* + jeune

¹¹ Pahia, endroit sur la côte sud de la Baie des îles, environ seize miles au sud-est de Kerikeri. Samuel Marsden, chef des missionnaires anglicans, l'avait choisi en juillet 1823 pour l'établissement d'une mission anglicane; il y plaça le ministre Henry Williams et sa femme, nouvellement arrivés dans le pays (cf. *Dictionary of NZ Biography*, vol. 1, p. 272; cf. aussi Yates, p. 49). C'est là que William Colenso établit l'imprimerie de la mission protestante en décembre 1834 (cf. *Encyclopaedia of NZ*, vol. 2, p. 569-570, 869-870).

le bonheur de mourir presque dans les bras d'un ministre de l'église catholique. [14] Vers la fin d'octobre, j'ai eu encore la singulière consolation d'administrer à bord de l'Héroïne mouillée à Kororareka deux matelots français. L'un est mort presque immédiatement après, dans la traversée de la Baie des îles à Akaroa. On ne peut s'empêcher de gémir sur le sort des marins français qui meurent sur mer à bord des navires de l'état sans avoir la consolation et le secours d'un prêtre. Les parens chrétiens sont tristes de voir leurs enfans servir sur les navires de guerre privés de tout secours des ministres de la religion et à la vie et à la mort; plusieurs marins demandent d'avoir un prêtre et les yeux de ceux qui meurent recherchent inutilement un prêtre qui puisse^a leur aider à bien mourir. Les nations protestantes nous font sur ce sujet des leçons bien humiliantes. Je n'ose pas en rendre responsable la^b nation française, cette nation si généreuse et si sensible; je me contente de gémir au fond de mon cœur et de soupirer avec tous les gens de bien après un meilleur ordre.^c [15] Le 26 et 27 octobre ont été célèbres par une conférence solennelle avec les missionnaires anglicans. Un livre protestant¹² jeté^d par un ministre de Kororareka à un chef catholique et reporté au même ministre de la part du même chef qui n'en vouloit pas,^e telle a été l'occasion de cette conférence. C'étoit en l'absence de monseigneur. Le jour avoit d'abord été laissé au choix des prêtres qui désiroient

a puisse *pr* puissent

b la *pr* ma

c ordre *pr* + de choses

d jeté *pr* donné

e de la – vouloit pas *supra lineam*

¹² Brochure anti-catholique, sans doute l'une ou l'autre des deux polémiques en langue māori que William Colenso écrivit et imprima en 1840, "He Pukapuka Waki" et "Ko te tuarua o nga Pukapuka Waki," chacun de 24 pages; la première étant un exposé de «six erreurs de l'Église de Rome»; la deuxième étant la continuation de la première et traitant de six autres «erreurs» (cf. Edgcumbe, p. 1; cf. aussi la mention de cette œuvre par Jean-André Tripe et son commentaire, doc. 333, § 8 et n. 4; ces deux brochures sont citées dans Herbert W. Williams, *A Bibliography of Printed Maori to 1900*, p. 17).

attendre^a que les travaux des naturels fussent avancés afin que l'assemblée fût plus nombreuse. [p. 8] M(onsieu)r W.¹³ et ses collègues jugèrent à propos de la faire hâter. De concert avec ces messieurs, on avoit fixé pour lieu de la conférence la cour même de la maison de la mission à Kororareka. M(onsieu)r W. plus tard fut d'avis de changer. Il falloit, disoit-il, une terre neutre, et alors on accepta une grande plaine vis-à-vis du temple protestant. Mais tel fut l'événement que la pluie nous ayant interrompu le 2^e jour de la réunion, nous offrîmes de nouveau la maison de monseigneur et l'assemblée s'y transporta. M(onsieu)r W. et le ministre de Kororareka vinrent demander un exemplaire de la vraie vigne. Il fut convenu qu'on traiterait deux questions, celle de l'église avec celle des images. Nous avons demandé à ce qu'on parlât anglais dans la conférence sauf de faire ensuite une traduction en maori. M(onsieu)r W. objecta^b que la conférence étant en faveur des Maori, il étoit mieux d'adopter exclusivement leur langage. Au jour marqué, deux ou trois cents personnes, tant blancs que Maori, se rendirent au lieu de la conférence. La chrétienté d'Hokianga avoit envoyé ses députés au nombre de trente avec le père Servant. On remarqua dans l'assemblée des officiers de marine anglaise. Le premier jour, le fauteuil de président fut occupé par m(onsieu)r le magistrat. Il m'est impossible de décrire cette conférence dans ses détails. Voici quelques traits qui feront juger de l'ensemble. 1^o M(onsieu)r W. qui eut la parole le premier se refusa toujours d'expliquer nettement aux naturels la condition essentielle du comité qui étoit d'écrire et de signer ses assertions si la partie adverse le demandoit. 2^o Les protestants s'obstinèrent à com-

a attendre *pr* + jusqu'à ce

b objecta *pr* et

¹³ Henry Williams et William Colenso, missionnaires de la Church Missionary Society, parlèrent du côté protestant au débat du 26 et 27 octobre 1841 (cf. Édgecumbe, p. 1). Il ne faut pas confondre Henry Williams, ministre et chef de la mission anglicane en Nouvelle-Zélande (cf. doc. 86, § 3, n. 4) et son frère, William Williams, lui aussi ministre anglican, qui participa à un débat théologique avec un autre missionnaire mariste, Claude-André Baty (cf. doc. 114, § 6-7); en décembre 1841, William Williams se trouvait entre Wairoa et Turanga, d'après son *Journal* (cf. Porter, p. 182-183).

mencer par la question des images quoique la question de l'église soit plus facile à comprendre aux esprits des naturels et tout-à-fait décisive et fondamentale. La question des images, quoique simple, peut cependant être rendue obscure et embrouillée aux yeux des naturels qui n'ont pas encore des idées claires sur le culte relatif, sur les mots adoration, honneur, etc.

[16] Ainsi donc^a messieurs les protestants entreprirent de^b prouver que nous sommes des idolâtres; l'idolâtrie, c'est là le crime capital de l'église romaine. Pour prouver contre nous le crime d'idolâtrie, il falloit démontrer que nous adorons les images, or toute leur preuve consista à produire le premier commandement du décalogue dans lequel Dieu défend de faire des images pour les adorer, ce que l'église romaine observe parfaitement lorsque, en présentant aux fidèles^c des images de J(ésus) C(hrist) ou des saints, elle leur défend expressément de les adorer, mais p e r m e t^d s e u l e m e n t d e l e u r rendre un culte relatif qui se rapporte au prototype, c'est-à-dire à la personne qui est représentée. Les missionnaires protestants allèrent plus loin. Ils prétendirent trouver dans le décalogue une défense très-formelle de fabriquer aucune espèce de représentation. Interprétation irraisonnable et pleine de ridicule par laquelle on mettoit en contradiction avec lui m ê m e^e l e S e i g n e u r ,^f qui commanda expressément de faire deux chérubims d'or comme aussi d'élever dans le désert un serpent d'airain, figure prophétique du crucifiement du Sauveur du monde. Remarquez l'adresse ou la mauvaise foi de nos adversaires. Ils traduisent le mot adorer par le mot maori *koropiko*, qui dans son sens [p. 9] littéral signifie l'action de se courber. Or, pour bien traduire le mot adorare, il faudroit ajouter à la signification littérale de *koropiko* un autre sens figuré pour exprimer l'adoration,

a donc *pr* + ces

b de *pr* déjà

c aux fidèles *supra lineam*

d permet *pr* les invite

e en contradiction avec lui même *supra lineam*

f Seigneur *pr* + lui-même

l'adoration qu'on témoigne quand on se courbe comme on fait dans le mot grec προσκυνεω.^{a,14} Voici donc à quoi se réduit leur traduction et leur raisonnement. Dieu défend de se courber devant les images, or les catholiques se courbent devant les images; donc les catholiques vont contre la loi de Dieu. Je laisse à juger ce syllogisme aux gens de sens commun. Pour rendre leur raisonnement plus sensible, ils singent les cérémonies que nous faisons devant les images; ils s'inclinent eux mêmes devant un tableau quelconque et ils disent: voilà ce que font les catholiques contre^b la défense de Dieu. Ne vous courbez point devant les images. On peut dire qu'ils ont exécuté devant toute l'assemblée une véritable scène d'histrion, l'un des missionnaires protestants, croyant faire un coup de théâtre, de sa poche quelques croix et plusieurs médailles liées en faisceau et, les tenant un peu élevées, il s'est jeté à genou comme pour les adorer, cela n'a produit d'autre sensation que la pitié. M(onsieur) W., tenant une petite statue de la s(ain)te Vierge et la montrant au peuple: Voilà, s'est-il écrié, ce que l'évêque a dit être son Dieu. Pour prouver que la sainte Vierge est invoquée comme notre Dieu, voyez de quel argument on s'est servi. Dans la salutation angélique nous disons en maori pour plus de clarté: Sainte Marie, mère de J(ésus) C(hrist) notre Dieu. Ces mots, notre Dieu, se rapportent à J(ésus) C(hrist), sans doute; pas du tout, les missionnaires protestants les font rapporter à la s(ain)te Vierge et s'obstinent à dire qu'elle est notre Dieu. Or^c une pareille explication est un contre bon sens et un contre sens. Il y a en effet 4 manières de varier en maori le pronom notre suivant les personnes ou les choses auxquelles il convient. Le pronom tatou notre indique ici nécessairement que J(ésus) C(hrist) est aussi le

a on fait dans le mot grec προσκυνεω *inter lineas*

b contre *pr* contra

c Or *pr* hors

¹⁴ D'après le *Dictionnaire grec-français* de Bailly et Egger, le verbe προσκυνεω signifie «saluer en se prosternant»; dans le N.T., le mot signifie «se prosterner devant un dieu, devant la divinité; de même, se prosterner devant un lieu sacré».

Dieu de Marie.^a [17] Voici maintenant quelle a été leur manière d'agir et de parler relativement à la question de l'église. Ils ont déclaré que s(ain)t Pierre étoit un pape et que tous les papes étoient mauvais, qu'ils étoient des branches sèches. Pour détruire l'idée de succession qui se présente quand on considère sur l'arbre de la vraie vigne la série des papes, tous remontant jusqu'à Pierre, jusqu'à J(ésus) C(hrist) même, un de ces hommes habiles avoit fait une opération bien simple dans la vraie vigne qu'on lui avoit prêtée; il avoit tracé un gros trait noir juste au dessus de la tête de l'image de J(ésus) C(hrist) pour séparer ce divin Sauveur de Pierre son apôtre et son successeur. Nous aurions bien voulu reprendre cette vraie vigne ainsi corrigée et augmentée. Nous nous offrions d'en donner une plus grande et nous alléguions que celle-ci étoit à nous et devoit nous revenir, ayant^b seulement été prêtée. Mais il paroît que m(onsieu)r W. tenoit beaucoup à son ouvrage, et il a menacé de rompre la séance si on ne lui rendoit sa feuille. Ce qui a été effectué et alors seulement il a repris ses esprits. L'un de nos adversaires a articulé 20^c ou 24 erreurs prétendues de l'église romaine, entre autres que nous enseignions que du pain étoit le corps de J(ésus) C(hrist).^d Je lui ai demandé à ce qu'il signât sa feuille écrite^e et me la livrât. Oh non, autre chose est de débiter des calomnies, autre chose est de les signer. Qu'a fait notre homme, il a caché son papier sous la table, l'a déchiré en deux et gardant la feuille où se trouvoient les développemens; il ne nous a offert que celle où étoient les indications, le sommaire des questions. Aux déclamations de nos adversaires,^f nous n'avions qu'à opposer cette parole: Signe cet écrit. Elle suffisoit parfaitement pour les terrasser; c'est là qu'on voyoit exprimer toute leur véhémence, toutes

a Or une pareille – Dieu de Marie *en marge et sur le travers*

b ayant *pr* mais

c 20 *pr* 24

d J . C . *pr* + cette longue série de questions

e écrite *supra lineam*

f Aux déclamations de nos adversaires *pr* Au torrent d'injures ou de calomnies qui sortoient à longs flots de leur bouche

leur ressources. [p. 10] M(onsieu)r W., ayant été rappelé à l'ordre par m(onsieu)r le président,^a s'est tourné vers lui, en disant: *Tena ra ko koe*, porte toi bien, il a prononcé ces paroles d'un air et d'un ton à exciter l'hilarité générale. A cette question, savoir si Luther étoit le premier des protestants,^b s'il n'avoit pas commis bon nombre de scandales, en particulier contre la vertu de continence. M(onsieu)r W. répondoit brièvement: pas du tout, ce n'est pas vrai, qui a vu Luther, c'est un homme d'audelà des mers, et moi je suis à la Nouvelle-Zélande. Je n'en sais rien, je ne connois pas Luther, il n'est pas dans mon livre. Et cependant refus opiniâtre de livrer par écrit ce qu'il avoit avancé. Ils ont voulu reprocher encore à l'église romaine d'avoir des images. Et sur le champ, nous avons montré à l'assemblée un livre de prières de l'église d'Angleterre réformée. Nous avons demandé à m(onsieu)r W. s'il le reconnoissoit, puis nous l'avons ouvert et tous les Maori ont vu de leurs yeux une foule de gravures qui représentoient des sujets pieux; on y voyoit entre autres une ou plusieurs personnes agenouillées devant un crucifix. Alors surtout ces hommes ont rougi. On leur a rappelé encore les croix qui surmontent les églises d'Angleterre à Sydney et à Londres, etc. et dans la colonie de Sydney.^c Ils ont donc des images, ils vont donc contre le commandement de Dieu qui d'après leur interprétation défend de faire la plus petite représentation. [18] M(onsieu)r W. a plus fait que de faire à l'église romaine un crime de son célibat; il a déclaré que c'étoit un crime de ne pas nous marier, nous prêtres et en particulier monseigneur l'évêque. Et pour le réfuter, nous ne nous sommes pas beaucoup servis de s(ain)t Paul pour louer la virginité. Il auroit pu dire comme un autre missionnaire anglican répondit^d dernièrement^e à un prêtre catholique qui lui citoit s(ain)t Paul sur la virginité: il n'y a que s(ain)t Paul qui le dit. Nous avons donc mieux aimé faire usage du livre des prières

a président *pr* + il

b protestants *pr* + M. W. répondoit

c et dans la colonie de Sydney *supra lineam*

d répondit *pr* répondoit

e dernièrement *supra lineam*

communes de l'église d'Angleterre. Or on y a^a trouvé écrit mot-à-mot que les ministres sacrés sont libres de rester dans le célibat ou d'embrasser l'état du mariage, suivant qu'ils le jugeront plus convenable pour le service de Dieu. On ne croiroit pas que leurs livres les laissent libres d'opter entre le célibat et le mariage. Car on ne voit presque jamais réduite à l'acte cette liberté de demeurer dans le célibat; ils sont tous persuadés qu'il est bien plus avantageux à leur sanctification et plus expédient à la gloire de Dieu que chacun d'eux aie une femme.^b [19] Tous ceux qui ont assisté à la conférence pourront attester combien les prêtres catholiques étoient disposé à répondre par écrit à toutes les questions de leurs adversaires. Ces derniers ont enfin laissé vaincre leur obstination; ils se sont décidés à nous livrer une signature. Pour circonscrire ces discoureurs éternels, nous avons préparé ces 4 questions auxquelles nous sommions de répondre par écrit. [20] 1. Est-il permis de représenter par la sculpture ou la peinture les choses communes de ce monde comme les grands hommes, le soleil, les arbres, les plantes, les animaux, etc.?

[21] 2. Est-il permis de représenter en tableau ou en statue les [p. 11] les personnes^c ou les choses saintes, comme les amis de Dieu et tout ce qui est^d propre à nous rappeler un objet pieux?

[22] 3. Est-il permis d'honorer les grands hommes représentés par des tableaux ou des statues?

[24] 4. Est-il permis d'honorer Jésus Christ et les amis de Dieu également représentés par des tableaux ou des statues.

[25] D'abord notre intention étoit de mettre toutes ces questions dans une même feuille afin d'avoir la réponse à toutes immédiatement sous les yeux. Nos adversaires n'ont pas voulu; ils ont préféré la voie des billets. Nous leur avons donc écrit la première question. Pour faire passer le temps, ils l'ont eux-même transcrite. Cette question si simple, savoir s'il est permis de

a a *supra lineam*

b aie une femme *pr se marient*

c personnes *pr cho*

d tout ce qui est *pr tout objet*

représenter les grands hommes à laquelle répondrait de suite tout homme de bon sens a mis en émoi tout le camp ennemi. De suite nos missionnaires prétendus, présidés et assistés par m(onsieu)r B(urrows), ministre de Kororareka,¹⁵ se sont consultés. Vraiment, ils paroissent^a bien comme^b des enfans emportés à tout vent de doctrines. On écrit une réponse, m(onsieu)r W. la présente; on lui fait observer qu'on tient surtout à sa signature et qu'elle manque. Il hésite de la donner – rires de l'assemblée – il tire son crayon – on lui dit qu'il faut faire usage de l'encre et de la plume, il va enfin se résoudre à donner cette signature fatale – et aussitôt après elle est légalisé par le magistrat. Voici la question en maori avec sa traduction, suivie de la réponse signée de m(onsieu)r W., le tout conforme à l'original.

[26] E tika ana kia hanga wakapakoko hei ritenga wakamahara

est-il juste de faire représentation pour signes faisant souvenir¹⁶
 ki nga mea noa o tenei ao, pera me te tuhituhinga
 les choses communs de ce monde comme le portrait (la description)
 i te kanohio te rangatira wakapakoko rakau kowatu rino.
 du visage des chefs figures de bois de pierre fer
 Est-il permis de faire des représentations comme^c signes
 pour se souvenir des choses communes de ce monde comme le
 portrait des rois, des figures de bois, de pierre, de bronze.

a Vraiment, ils paroissent *pr* Vraiment ce ne sont pas ici des hommes qui délibèrent, ce sont

b comme *supra lineam*

c comme *pr* + des

¹⁵ Robert Burrows, ministre anglican, arrivé en Nouvelle-Zélande le 18 mars 1840, était déjà responsable de la station de la Church Mission Society à Kororareka en 1842 quand l'évêque anglican, George Augustus Selwyn, s'établit dans le pays (cf. Sherrin et Wallace, p. 415, 621). Burrows était sans doute présent au débat du 26 et 27 octobre 1841 mais sans y contribuer, d'après le procès-verbal que Richard Taylor écrivit dans son Journal, 25 octobre 1841. Edgumbe croit que peut-être Petit-Jean le confond avec Richard Davis, qui présida la séance du 27 octobre 1841 (cf. Edgumbe, p. 1, et le "Taylor Typescript," AIML, MS 302, v.2 [(1) in MS], Jan 1st 1838 - July 7th 1841, pp. 269-71 [p. 425-427 in MS]).

¹⁶ Ici, le manuscrit porte la traduction mot à mot en lettres plus petites sous la ligne du texte maori; de même au § 29 ci-dessous.

Réponse: Kite mea hei mea noa te wakapakoko he mea
 Si pour des choses commune la représentation une chose
 noa ano — Kite mea ia hei mea wakamahara tapu
 commune c'est — Si pour une chose faisant souvenir objet saint
 he mea he rawa rawa.
 c'est une chose mauvaise, très, très.

[27] Je m'abstiendrai moi-même de juger une réponse qui condamne le simple souvenir des choses saintes quand il nous vient par les statues ou les tableaux qui sont les signes naturels de ces choses. Les signes de convention comme l'écriture, il est permis de les employer pour nous rappeler les objets pieux, mais la peinture et la sculpture qui sont des signes naturels, on n'en^a peut faire aucun usage sans un grand crime. Dieu le défend expressément. [p. 12] Pour nous aider à nous rappeler tout objet sacré, bien qu'on nous accorde que l'usage de ces deux beaux arts ne soit très-légitime appliqué aux choses profanes. Enfin nos adversaires regarderont sans doute comme permis de se créer au fond de son cœur par le moyen de l'imagination une image intellectuel d'un objet pieux. Mais ils condamneront, ils chargeront d'anathèmes les mains habiles qui voudroient changer un bloc en statue ou animer la toile pour représenter à nos^b yeux une image fidèle de toute espèce de sujet sacré. Enfin, j'ai dit que je ne voulois pas juger nos adversaires, je me contente de les conduire au tribunal des artistes. Je les abandonne à leur jugement. Je garde soigneusement la question et la réponse susdites signées par m (o n s i e u) r W . , a s s i s t é p a r t o u s^c ses collègues au nombre de 6 ou 7, et nommément par le ministre de Kororareka, la même signature et légalisée par l e^d m a g i s t r a t .^e J e l e s garde, on pourra voir et consulter quand on voudra; je les garde comme un monument des perverses doctrines du protestantisme

a n'en pr en

b nos *supra lineam*

c t o u s p r l e ; p r + m i n i s t r e d e Kororora

d la même signature et légalisée par le *supra lineam*

e magistrat *infra lineam*

et^a conséquences inévitables du principe une fois adopté que c'est un mal d'honorer J(ésus) C(hrist) et les saints par le moyen des représentations.^b Voici un petit trait de la part de m(onsieu)r le ministre qui ne dénota pas la bonne foi. Pendant que lui et ses collègues délibéroient et préparoient une réponse à la première question, une personne de l'assemblée, qui n'avoit pas saisi le sens précis de la question,^c demanda de quoi il s'agissoit, et m(onsieu)r le ministre répondit avec je ne sais quel^d sourire:^e On demande s'il est permis d'adorer les images. Dans l'instant même, il fut relevé sévèrement par un Anglais nommé m(onsieu)r Watertown,¹⁷ et il ne lui resta que la confusion du mensonge.

[28] Je crois pouvoir assurer que le succès de cette conférence pour la religion a été complet. Ce qui a fait le plus d'impression sur les Maori^f ce sont ces refus constants^g de signature de la part des prétendus missionnaires aux questions qui leur étoient adressées et à leur propre doctrine. Mais le lendemain de la conférence, les m ê m e s h missionnairesⁱ ne se t i n r e n t j p a s p o u r k vaincus. La marche de l'erreur a une finesse et une ruse semblable à celle du serpent. Le lendemain que nos naturels s'en retournoient à Hokianga, après avoir chanté en s'embarquant: Ka

a et *pr* + d'une inévitable confusion pour ceux qui y adhèrent

b conséquences — représentations *inter lineas*

c saisi — question *pr* compris la question en maori

d je ne sais quel *pr* un

e sourire *pr* + je ne sais lequel

f Maori *pr* derniers

g constants *pr* d

h mêmes *supra lineam*

i missionnaires *pr* + de l'erreur

j tinrent *pr* dirent

k pour *supra lineam*

¹⁷ Sans doute Henry Waterton, catholique résidant à la Baie des îles (cf. doc. 152, § 17 et n. 6; 255, § 1).

taka te W..., W. est tombé, ils trouvèrent au delà de la baie^a un agent des missionnaires qui vouloit leur faire accepter une petite brochure^b intitulée les erreurs de l'église romaine.¹⁸ Tous ses livres lui restèrent avec la honte de les avoir offerts. C'est justement du côté de Pahia¹⁹ qu'a eu lieu le fait dont je parle. Voici la manière simple dont un de nos naturels rend compte de la conférence dans une lettre qu'il a écrite à la prière d'un Français, qui nouvellement arrivé^c de France et qui aujourd'hui se trouve à Sydney, il vouloit envoyer par curiosité^d à ses parens ou amis en France une lettre écrite par un Maori. La voilà, telle quelle est sortie de sa pensée et de sa plume. On ne la lui a nullement dictée et je la transcris ici plutôt pour donner un exemple du style épistolaire des Maori que pour tout autre but. [p. 13]

[29] Ki nga pakeha pai katoa no te komititanga tenei
à les étrangers bons tous sur le
komité^e cet
tuhituhinga ki aratou ki gna pakeha o nga wahi nui o te wenua,
écrit à eux à les étrangers de les places grandes de la terre
o nga motu katoa hoki. Na tenei ano te korero
de les îles toutes aussi Savoir ceci est le parler
o nga mitinare. E mea ana ratou kia matou he aha koutou
de les missionnaires (anglicans) disent eux à nous et quoi vous
he atua koia to koutou. Na tenei korero he korero
un Dieu certainement vôtre Savoir ce parler un parler
wakabe kia matou koia he pono te korero teka o nga mitinare
qui fait errer à nous certainement c'est vrai le parler faux de les missionnaires
watia no te hahi katorika^f inamata. Na tenei ano
e mea ana
rompus de la église catholique autrefois. Savoir voici disent

a au delà de la baie *supra lineam*

b brochure *pr* + qui

c nouvellement arrivé *pr1* habit; *pr2* arrivoit

d curiosité *pr* + envoyer

e komité *pr* comité

f katorika *pr* + romana

¹⁸ Cf. ci-dessus, § 15, n. 12.

¹⁹ Lire: Paihia (cf. ci-dessus, § 13, n. 11).

ratou kia wakaputara mai te atua ki tenai ao. Ka nui
 eux que soit montré le Dieu dans ce monde Il y a beaucoup
 te korero wakama o te mitinare watiia no te rahau.
 de parlars honteux de les missionnaires rompus de le tronc
 Na ka mea atu matou e te W. tou korero he korero tamaiti koia
 Savoir disons nous W. ton parler un parler d'enfant certainement
 he korero he kia matou ki nga tangata maori o te hahi
 un parler trompeur à nous à les gens maori de la église
 catorika romana. Na hoane papita
 catholique romaine. de Jean Baptiste

Okotopi 1841.

octobre

[30] N(ote) Lorsqu'un objet part pour venir à l a ^a p e r s o n n e q u i parle, ^b alors on ajoute au verbe la particule mai; si, au contraire, ce même objet s'éloigne de la personne qui parle, on remplace mai par atu; mai est un signe d'arrivée, atu est un signe de départ.

[31] A tous les bons étrangers au sujet du comité, cette^c lettre s'adresse à eux, à tous les étrangers des grandes pays^d de la terre et aussi de toutes les îles. Voici le langage des missionnaires (anglicans). Ils nous disent qu'êtes vous, vous autres, est-il bien^e vrai que vous ayez un Dieu. Ce sont pour nous des paroles des scandale. Certainement, en vérité, ils sont faux les parlars des missionnaires séparés autrefois de l'église catholique. Car voici que Dieu apparaisse dans ce monde, disent-ils. Beaucoup de paroles honteuses de la part des missionnaires rompus du tronc. Pour nous, nous disons: W., ton parler est un parler d'enfant, oui, c'est pour nous un parler trompeur, pour nous, pour les Maori de l'église catholique romaine.

De Jean Baptiste

octobre 1841.

[32] Mon^f t(rès) r(évérénd) père, en vous parlant

a la *pr* les

b personne qui parle *supra lineam*

c cette *pr* voici

d pays *pr* places

e bien *pr* vr

f Mon *pr* en vou

de notre conférence, j'ai perdu de vue que c'étoit une lettre et je sens que je n'y ai pas toujours donné la forme qui y convient. [33] J'ai encore à vous raconter un événement tragique qui vient de se passer dans une des îles de notre baie (Baie des îles). Le samedi 20 nov(embre), on y a tué 5 personnes; la ^a seule maison qui y étoit a été incendiée. Le coupable est saisi. Voici quelques détails. Un vieux domestique de cette maison a eu la tête fendue à coup de hache pendant qu'il dormoit dehors.^b Une veuve et une petite^c enfant avec un autre petite fille^d qu'elle soignoit a reçu le coup de la mort dans la maison, et leurs corps ont été pour ainsi dire rôtis par les flammes. Un autre garçon de cette même veuve, âgé de 6 ou 7^e ans environ, a été saisi pendant qu'il s'enfuyoit et malgré ses cris et ses larmes, il a été précipité sur un rocher à une grande profondeur; puis la mer l'a englouti sans qu'on ait pu retrouver son corps. Cette catastrophe a plongé les blancs dans la stupeur et la consternation. On est saisi d'horreur et de compassion pour cette veuve infortunée. Nous [p. 14] partageons vivement le deuil public, d'autant que le mari de cette femme, nommé Robertson, avoit montré une^f bienveillance particulière pour la mission catholique. C'est vers les 3 heures du soir que tous ces crimes ont été exécutés et l'incendie a suivi le meurtre immédiatement.²⁰ 3 semaines

-
- a personnes *pr* + et
 b dehors *supra lineam*
 c une petite *pr* un petit
 d petite fille *pr* petit garçon
 e 6 ou 7 *pr* 5 ou 6
 f une *pr* de la

²⁰ Les faits racontés sont vrais; la date est juste; voici les noms des personnes concernées: le coupable, Maketu (Maketu Wharetotara), fils du chef Ruhe de la tribu Nga Puhī, âgé d'environ seize ans, employé à la ferme de madame Robertson; le «vieux domestique», Thomas Bull, qui maltraitait Maketu depuis un certain temps; la veuve, Elizabeth Robertson; la «petite enfant», âgée de deux ans, la fille de madame Robertson; l'autre petite fille, Isabella Brind, la petite-fille de Rewa, grand chef des Nga Puhī (elle résidait chez madame Robertson); le «garçon de cette même veuve», Gordon Robertson, âgé de huit ans; l'île de la ferme Robertson, l'île Motuarohia dans la Baie des îles. En tuant la

auparavant, venant de visiter des tribus, surpris par la nuit et ne pouvant gagner Kororareka, j'étois allé avec mon bateau vers cette île et j'avois accepté l'hospitalité^a chez cette dame bienveillante. Je me souviens que nous^b fîmes un petit instant de conversation. Elle m'avoua qu'elle étoit de la secte des quakers. Je lui demandai si ses enfans étoient baptisés, elle me répondit affirmativement. Justement alors elle avoit reçu la nouvelle de la mort de son beau-père. Qui peut sans trembler considérer les calamités qui ont fondu sur cette famille jusqu'à une entière destruction. M(onsieu)r Robertson avoit 6 frères; ils ont tous été noyés avant lui; il a lui-même subi le même sort à la Baie des îles, et voilà qu'à peu près vers l'époque de l'anniversaire de la mort du mari^c sa veuve est tuée avec tous ses enfans et la maison qui n'avoit pas même été parfaitement achevée par m(onsieu)r Robertson est réduite en cendres. L'île devient un lieu désert^d qu'on redoute et dont on a horreur. Je ne peux m'empêcher de laisser échapper cette réflexion. Le monde impie ne voit ici que de la fatalité, les ignorants se servent du même langage sans le comprendre. Mais les enfans de Dieu, les gens raisonnables^e savent que rien n'arrive dans ce monde que par la permission de Dieu qui^f manifeste en tout^g sa justice ou sa miséricorde. On sait à quel point il éprouve quelquefois ceux qu'il aime. Un docteur médecin de Kororareka

a l'hospitalité *pr* la

b nous *pr* + causâmes

c mari *pr* maori

d désert *supra lineam*

e raisonnables *pr* + qui

f qui *pr*1 et partout il; *pr*2 et qu

g en tout *supra lineam*

petite-fille de Rewa, Maketu avait occasionné le réveil d'hostilités entre Māori; pour maintenir la paix, Ruhe rendit son fils. Le 16 décembre 1841, Rewa, Ruhe et d'autres chefs des Nga Puhī, réunis en conseil à Paihia, se mirent à distance du crime, déclarant que Maketu avait agi seul. Conduit devant le tribunal anglais à Auckland, il fut condamné et, le 7 mars 1842, fut pendu. Le matin de son supplice, il fut baptisé selon le rite anglican par le révérend John Churton (cf. *Dictionary of NZ Biography*, vol. 1, p. 262).

a déposé ou certifié qu'on avoit trouvé sous cette femme la bible ouverte et peu endommagée et il a conclu que cette personne, étant morte la bible à la main, avoit fait la plus belle mort possible. Ce docteur m'a dit à moi-même avoir noté le chapitre qu'elle étoit occupée à lire immédiatement^a avant d'avoir été assassinée. Quant à moi, mes espérances en la miséricorde de Dieu sur cette veuve infortunée se fondent sur d'autres considérations, m(on) t(rès) r(évérénd) père. Je vous avouerai franchement qu'au fond de mon cœur j'étois cruellement inquiet de savoir si l'assassin étoit un catholique ou un protestant. Il est étonnant que tous les témoins entendus par le jury à Kororareka sur les circonstances du meurtre n'ait fait aucune^b mention du nouveau testament ensanglanté trouvé sur le meurtrier, que le jury même n'en dise mot,^c tandis qu'il est certain qu'ils ont reçu le livre des mains des naturels.^d [34] Vous le savez, communément parlant, les protestants et autres font retomber sur l'église catholique les crimes dont se rendent coupables certains de ses ministres ou même de ses membres. C'est tout-à-fait dans ce sens que les missionnaires protestants avoient dirigé leurs attaques contre la sainte église catholique romaine dans le moment de la conférence; là^e ils avoient bien en soin de récapituler toutes leurs vieilles calomnies; ainsi l'on avoit dit que l'église romaine étoit une église cruelle qui avoit eu la coutume d'employer mille supplices, mille vexations contre les morts et les vivants, qu'elle avoit égorgé les peuples, qu'elle les avoit [p. 15] saigné avec un couteau, qu'elle avoit brûlé et scié. Et bien le bon Dieu a permis que le meurtrier ne soit pas un catholique. C'est un jeune homme de 19 ans environ, protestant maori.^f J'ai entendu dire qu'il étoit resté deux ou trois jours dans l'île, à^g faire quelque ouvrage pour

a immédiatement *pr au m*

b aucune *supra lineam*

c que le jury – mot *infra lineam*

d Il est étonnant – naturels *ajouté en marge et sur le travers*

e là *supra lineam*

f protestant maori *supra lineam*

g à *pr d*

cette dame immédiatement avant d'exécuter son attentat.²¹ L'envie de piller, le désir de quelque petite vengeance sont peut être les motifs apparens qui l'ont porté au crime, mais il me paroît y avoir été décidé par sa férocité naturelle. Quelques personnes disent^a que ce^b n'est pas son premier essai^c dans ce genre. Il ne paroît pas que ce monstre^d ait été mû par personne. [35] Notre intention n'est nullement d'en rendre responsables les missionnaires protestants. Depuis quand les maîtres ont-ils répondu de la conduite de leurs disciples. Seulement je recueillerai d'une circonstance malheureuse une instruction, un avis que j'adresserai à tous les protestants qui pensent le mieux. C'est qu'il ne faudroit pas se hâter de jeter dans les mains des peuples nouvellement convertis des bibles ou des nouveaux testamens, mais les préparer à recevoir ce livre préteux par la lecture d'autres livres plus élémentaires, plus intelligibles, moins préteux et qu'on craint moins de voir profanés. Ainsi au milieu de ce deuil public, je le dis avec peine et comme avec une honte profonde, on trouve ensanglanté^e l'évangile maori de l'assassin.^f Quoique ce jeune homme ait payé à^g ses pasteurs la somme de 5 fr(ancs), j'ai peine à croire qu'un sordide intérêt ait été le motif dominant de lui^h procurer

a disent *supra lineam*

b ce *pr* ne

c essai *supra lineam*

d que ce monstre *pr* qu'il ait agi

e ensanglanté *supra lineam*; *pr* + le nouveau testament maori

f de l'assassin *pr* du m

g à *pr* aux

h lui *supra lineam*

²¹ Ici les détails donnés par Petit-Jean (rapportant des rumeurs) ne s'accordent pas avec ceux de l'article dans le *Dictionary of NZ Biography* (vol. 1, p. 262), d'après lequel le meurtrier Maketu aurait environ seize ans, n'aurait été baptisé par un ministre anglican que le jour de sa mort et serait employé à la ferme de madame Robertson depuis un certain temps; par contre, le motif de vengeance (mais pas l'envie de piller) serait véritable: Maketu dit qu'il s'était vengé du maltraitement et des coups de pieds de Thomas Bull et des jurons que madame Robertson avait prononcés contre lui.

c e ^a n o u v e a u
 testament.^b Je le répète, c'est une injustice
 de reprocher aux missionnaires protestants la conduite de ce dis-
 ciple, et cette pensée nous la repoussons. [36] Mais il n'en est pas
 ainsi de nos naturels. Les missionnaires protestants
 p a r ^c d e f a u x r a i s o n n e m e n s ^d
 ont gâté le jugement de ce peuple en matière de religion. Ils sont
 allés répétant sans cesse que dans notre église on tuoit, on brûloit,
 on saignoit; ce langage même a été redit avec complaisance par
 des blancs réputés^e honorables dans des assem-
 blées de Maori très-nombreuses. Or les Maori n'ayant pas vu de
 leurs yeux ces^f faits passés ou éloignés attribués en
 grand nombre à l'église romaine observoient très-attentivement
 ce qui se passoit sur leur terre et sous leurs yeux; or voilà qu'en
 un médiocre espace de temps il y a eu 3 ou 4 meurtres différents
 commis sur des blancs ou des maori aux environs de la Baie des
 îles par des missionnaires maori; et
 maintenant,^g quelques semaines après la
 conférence, s'éclate parmi les disciples de m(onsieu)r ... le plus
 horrible attentat qu'on ait vu et connu dans ces derniers temps.
 Écoutez ce que me disoit un chef catho-
 lique,^h nommé Rewa: le meurtrier n'est pas
 de notre église, nous autres catholiques nous vivons, nous nous
 c o n s o l o n s , ⁱ a a a . . . Si le
 meurtrier eût appartenu à l'évêque, nous étions malades,
 inconsolables.^j Si le meurtrier avoit été un des
 membres de cette église qui saigne, qui brûle, l'église catholique
 eût été malade. La chose étant autrement, et la mauvaise action

a ce *pr* un

b ce nouveau testament *pr* au jeune homme un
 évangile

c par *pr* ont

d raisonnemens *pr* jugem

e blancs réputés *pr* personnes réputées

f ces *pr* des

g maintenant *pr* seulement

h catholique *supra lineam*

i nous nous consolons *supra lineam*

j inconsolables *supra lineam*

étant le fait d'un membre de l'église qui est innocent de tout, qui n'a jamais répandu le sang; c'est à eux à se tirer d'embaras, à eux la honte ... a a a ... ajoutoit-il. Ils ont dit dans le comité que l'église romaine tuoit et brûloit, et^a avant qu'un mois se fût écoulé depuis ce parler, on a vu un des leurs dans un seul jour, dans une seule action, égorger, brûler, assommer. J'ai entendu de mes oreilles la femme d'un Maori dire avec [p. 16] avec une grande ignorance et une^b superstition trop conforme à la multiplicité des dieux imaginés par eux. Je lui ai entendu dire: il faut prendre garde au Dieu des missionnaires protestants, c'est un Dieu qui tue. De fait on assure que plusieurs Maori ont rendu leurs livres a u x^c p r o t e s t a n t s .^d [37] Moi-même maintenant, je vais par mode de questions^e proposer une une réflexion sur ce tragique accident. N'est-il pas vrai que Dieu permet^f des évènements, quelquefois même des forfaits^g qui affligent des populations entières pour^h pour punir un crime précédent?ⁱ Oui, sans doute. Or, ce crime avoit été commis naguère à Kororareka. Quel crime dira-t-on? Celui d'appeler dérisoirement la Vierge une divinité.^j Celui d'une sanglante ironie et insulte contre les^k médailles de la Vierge et le signe auguste de la croix, quand en pleine conférence cet histrion que je ne qualifierai pas, agitant des croix et des médailles, s'agenouilla devant elles. Ordinairement Dieu venge dès ce monde la gloire de sa mère outragée et la croix de J(ésus) C(hrist) retombe de tout

a et *pr* + bien

b une *pr* su

c aux *pr* d

d De fait – aux protestants *supra lineam*

e par mode de questions *supra lineam*

f permet *pr* + quelque

g forfaits *pr* crimes

h pour *supra lineam*

i pour punir un crime précédent? *infra lineam*

j Celui d'appeler – divinité *infra lineam*

k les *pr* la

son poids sur ses infâmes contempteurs.^a [38] On pourra noter dans les annales de la Nouvelle-Zélande que le crime atroce que nous venons de raconter a été consommé le^b 20^c du mois de novembre, un^d samedi, jour consacré à la Vierge, la veille de la Présentation de notre Dame,^e la première fête qui se fût rencontrée depuis la conférence.^f Le crime d'un membre d'une société religieuse est toujours une humiliation pour cette société, surtout dans le cas d'une horrible scélératesse. Craignons donc nous autres catholiques d'être désormais humiliés dans cette terre par quelque forfait d'une audace nouvelle de la part de^g quelqu'un de nos catholiques. Mais plutôt, espérons que le ciel, satisfait par de telles expiations,^h ne demandera pas d'autreⁱ prix à nos crimes et nous épargnera de si horribles leçons. [39] Blancs ou maori, protestants ou catholiques, si le lien commun d'une même foi est rejeté, ayons du moins charité et compassion les uns pour les autres. Et préparons-nous à la connoissance de la vérité, en nous humiliant profondément sous la main du Seigneur qui s'est appesantie sur nous. Lorsque, en quelque partie du monde, il arrive des accidents pareils à celui que nous venons de voir, chacun l'interprète à sa manière suivant les sentimens dont il est animé. L'ignorance, la passion, la vérité et la foi dictent différens jugemens. [40] Les pensées et les

a contempteurs *pr + en marge et sur le travers* Maintenant les blancs sont effrayés. Les Maori sont dans une (*pr ce tr*) espèce de dérangement qui donne quelque inquiétude; les missionnaires protestants veulent donner le change en faisant croire que les naturels sont indisposés par quelques ordonnances du gouverneur relativement aux propriétés et aux bois — non. La cause principale du trouble jeté parmi les blancs et les Maori a sa source dans le crime commis et peut être que la colère de Dieu plane encore sur nos têtes et à peine un petit nombre songent peut être à l'apaiser.

b le *pr la*

c 20 *pr ve*

d un *pr la*

e la Présentation de notre Dame *supra lineam*

f la conférence *pr le comité*

g de *pr du*

h telles expiations *pr tels malheurs*

i d'autre *pr d'autres*

réflexions que j'ai hasardées, j'ai cru les avoir formées suivant des pensées de foi. Si je me suis trompé, j'en demande pardon à Dieu et aux hommes et déclare que je n'ai eu d'autre intention que de m'édifier moi même et tous ceux entre les mains de qui pourroit tomber, en rendant plus sensible par des exemples^a la droiture^b ordinaire^c des^d légitimes ministres de l'église catholique romaine. Mon très r(évérénd) père, quoique je connoisse votre sollicitude à prier pour tous vos [enfants], toutefois je me recommande ici à vous d'une manière particulière, afin que je [ne] sois pas un obstacle à la conversion des âmes et à l'édification de la^e Société de Marie. Ma grande consolation est de prier le Seigneur qu'il vous adoucisse les peines d'une sollicitude si vaste et si cuisante et qui tous les jours s'accroît davantage.

[41] Je suis avec un très-profond [respect], mon très révérend père,

votre enfant soumis et respectueux,

J(ean) Bap(tiste) Petit-Jean

prêtre mar(iste), m(issionnaire) apost(olique)

[42] On voudra bien donner de mes nouvelles à mon beau-frère, Auguste Paillasson.

a exemples *pr* + quelle est dans les différents endroits du monde

b droiture *pr* + et l'innocence

c ordinaire *pr* ordinaires; *pr* + dans

d des *pr* + ministres

e la *pr* not